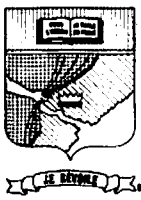
F784L

Saguenayensia

Revue de la Société historique du Saguenay
fondée en 1959 par Mgr Victor Tremblay

Volume 23 - Numéro 1 **Janvier - mars 1981**

- L'histoire au féminin
- Une femme et la vie politique
- Les infirmières au Saguenay-Lac-St-Jean
- Mémoire d'un ancien, Madame Rose-Anna Maltais (Joseph Saint-Hilaire)
- Entrevue, Zoé Boivin-Fournier, une femme libérée
- Une femme, cinq générations, cent visages
- Hommage aux fondatrices de nos communautés religieuses
- Marguerite Belley, 1793-1877



LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU SAGUENAY

Conseil d'administration

Comité exécutif
Président: Léonidas Bélanger.
Vice-président: Benoît Ruelland.
Trésorier: Maurice Ouellette.
Secrétaire: Charles-A. Carrier.

Directeurs
Madeleine Maltais, l'abbé Raymond Desgagné, Conrad Vanasse, Guy Dion, Louis Gauthier, Alyre Caron, Cécile Boily.

Archiviste
Roland Bélanger.

LA FONDATION MONSEIGNEUR VICTOR TREMBLAY INC.

Comité exécutif
Président: Marcel Claveau.
1er vice-président: Lorenzo Brisson.
2e vice-président: Antoine Gauthier.
Secrétaire: Roland Bélanger.
Trésorier: Jean-Paul Lessard.

Directeurs
Gilbert Gravel, Pierre Bergeron, Laval Fortin, Edmond Savard, Benoît Lalancette, Julien Gagnon.

SAGUENAYENSIA

Comité de rédaction
Directeur par intérim: Roland Bélanger.
Adjoint à la direction: Marc Saint-Hilaire.
Secrétaire de rédaction: Marine de Frémin-ville-Boutin.
Membres: Léonidas Bélanger, Louise Gagnon-Arguin, Denise Girard-Bouchard, Martin Ringuette.
Abonnement et expédition: Louis Gauthier, Jeanne Cooke.

La revue *Saguenayensia* est publiée tous les deux mois par la Société historique du Saguenay, 930, Jacques-Cartier (Est), B.P. 456, Chicoutimi, tél.: 549-2805 et imprimée par Le Progrès du Saguenay, 1051, boul. Talbot, Chicoutimi, Québec.

Pour devenir membre de la Société historique du Saguenay et recevoir la revue *Saguenayensia*, prière d'écrire à la Société historique du Saguenay à l'adresse susmentionnée.

Tarif
Membre de la Société historique du Saguenay et abonnement à *Saguenayensia:*
Québec, Canada: $15.00
Autres pays: $18.00

Les articles parus dans *Saguenayensia* ne peuvent être reproduits, traduits et adaptés sans autorisation écrite de l'auteur ou celle de la Société historique du Saguenay.

La direction de *Saguenayensia* laisse aux auteurs l'entière responsabilité de leurs textes.

Les auteurs sont priés de soumettre leurs manuscrits dactylographiés à double interligne. Les manuscrits et la correspondance doivent être adressés à la Société historique du Saguenay. La direction de *Saguenayensia* ne se tient pas responsable de la perte des manuscrits, des photographies ou des illustrations.

La politique de la revue *Saguenayensia* a été définie dans le volume 20, no 1, janvier-février 1978, pp. 2-3.

Saguenayensia est repertoriée dans RADAR. ISSN 0581-295X.

Dépôt légal 1er trimestre 1981 - Bibliothèque nationale du Québec.

Courrier de deuxième classe. Enregistrement no 0849.

Saguenayensia

Vol. 23 - No 1 Janvier - Mars 1981

SOMMAIRE

L'histoire au féminin 2

Une femme et la vie politique 3

Les infirmières au Saguenay-Lac-St-Jean 6

Mémoire d'un ancien Madame Rose-Anna Maltais (Joseph Saint-Hilaire)..... 10

Entrevue Zoé Boivin-Fournier, une femme libérée 12

Une femme, cinq générations, cent visages 16

Hommage aux fondatrices de nos communautés religieuses 22

Marguerite Belley 1793-1877 23

ÉDITORIAL

L'histoire au féminin

Après une absence de quelques mois, SAGUENAYENSIA est heureuse de présenter son premier numéro de 1981. Le thème? L'histoire au féminin ou, mieux, la femme, actrice et agent de l'histoire. Dans le cadre de la Semaine de la Femme, l'invitation était par trop séduisante.

Rédigé sous la responsabilité de Denise Girard, à qui, profitant de l'occasion, nous exprimons toute notre reconnaissance, ce numéro regroupe des articles relatifs à la présence féminine dans l'histoire régionale. Thérèse Gauthier nous parle de la place importante des femmes dans les services de santé, de la "garde-malade de colonie" à l'infirmière d'unité sanitaire. En filigrane, c'est l'évolution du service médical laïque du Saguenay qu'elle nous livre. La mode féminine, pour sa part, fait l'objet d'un texte abondamment illustré d'Hélène Vincent. Suivent deux témoignages sur la condition féminine: l'entrevue du mois, avec Zoé Fournier, et les souvenirs de Rose-Anna Maltais. Enfin, Nellie Boies nous raconte la vie de sa mère, épouse de député.

Certains nous reprocheront sans doute l'absence de l'éducatrice, de "la maîtresse d'école", laïque ou religieuse. Ce n'est que partie remise: nous sommes déjà à préparer un numéro sur l'histoire de l'éducation au Saguenay, lequel ne pourra ignorer le rôle prépondérant qu'ont tenu et que tiennent encore les femmes dans ce domaine.

En terminant, SAGUENAYENSIA remercie le Secrétariat d'État canadien pour la généreuse aide financière qu'il a bien voulu apporter à la publication de ce numéro.

LA RÉDACTION

Une femme et la vie politique

On m'a demandé de préparer quelques notes sur l'implication de la femme en politique à l'époque où mon père était député.

J'ai l'impression de livrer, ici, un travail assez artisanal et bien modeste. Il n'a qu'un but, c'est de faire connaître aux gens de notre époque une autre facette du milieu politique des années 30-40, de l'implication de la femme et de la famille du politicien d'alors et aussi d'apporter, à ma manière, ma participation à la petite histoire du Québec.

Cet écrit se veut un hommage à ma mère, aujourd'hui âgée de quatre-vingt-cinq ans et à toutes ces épouses de politiciens qui ont sacrifié beaucoup sur l'autel de la gloire, mais aussi de la défaite.

Le 5 septembre 1895 rien ne laissait croire qu'Héléna, deuxième enfant née d'Ernest Simard, cultivateur et de Wennie Gaudreault, de la montée d'Alma, serait mêlée au monde politique des années 1931-1948. C'était une jolie petite brunette, avec deux grands yeux noirs qui lui mangeaient le visage, comme on disait alors. Devenue orpheline de mère à cinq ans, son enfance se passe à Alma puis ensuite au rang 6 Signai de Saint-Bruno où son père a acheté une terre. Celui-ci est un libéral convaincu qui aime parler de politique; il en discute avec ses amis, ses voisins, ses enfants, et même s'il est un admirateur du député fédéral conservateur du temps, Joseph Girard, il n'en garde pas moins ses idées.

En 1916, on parle de conscription, Héléna qui est en amour dresse l'oreille. Son futur, Joseph Fillion, est en âge d'être conscrit et elle a peur. Elle commence donc à s'informer de la politique; elle en parle avec son père, avec Rose-Anna sa soeur qui est plus instruite qu'elle, et bientôt son idée est faite, elle sait qu'elle va voter (ce sera la première fois) contre la conscription aux prochaines élections. Cette année-là, soit le 7 août 1916, elle épouse Joseph. Bien qu'ils en aient parlé un peu, (il est de souche conservatrice), il ne s'est pas prononcé. Pourtant, elle veut qu'il vote comme elle. Il est prêt mais il leur faudra être très discret, n'ayant pas réussi à gagner la famille de Joseph à leur cause. En ce temps-là, pour la plupart, on était bleu ou rouge à vie. De plus, sa belle-mère a loué un local pour le comité conservateur (bleu) au premier étage de leur maison. Finement, elle s'arrangera pour gagner celle-ci à ses idées, fera annuler la location et relouera aux libéraux (rouges). Son influence se fait sentir, et petit à petit, malgré les problèmes de famille, elle réussira à amener son époux à ses idées, à les diriger même. Cette attitude qu'a Joseph de toujours consulter sa femme quand il s'agit de politique sera peut-être déterminante pour sa carrière politique, sans qu'il s'en doute encore, bien sûr. C'est bien ainsi que la politique a toujours été faite et défaite par les femmes.

Joseph est secrétaire-trésorier de la municipalité, en plus d'être postillon. Comme son travail à la municipalité l'occupe beaucoup, elle doit le remplacer souvent et passer la malle dans les rangs en voiture à cheval. Elle connaît tous les gens et ils trouvent cela bien drôle de voir ce petit bout de femme faire ce travail. Ce sera, certes, le seul qu'elle fera à l'extérieur de toute sa vie, mais elle a franchi un pas, en tant que femme, elle fait déjà un travail d'homme.

La maison ne dérougit pas, disait-on alors, les amis de Joseph se réunissent souvent pour jouer aux cartes, aux pommes* et finissent toujours par parler politique. Héléna a toujours l'oreille aux aguets. Elle ne parle jamais beaucoup, elle écoute, comme si elle pressentait (intuition féminine) qu'un jour tout cela servirait. D'ailleurs, Joseph aime la politique, il en "mangerait", comme elle dira plus tard, mais elle dira aussi que "jamais au grand jamais il n'a pensé faire de la politique active, encore moins se présenter député". Mais d'autres y pensaient pour lui et le destin veillait. En 1931, on prépare une convention libérale pour le choix d'un candidat pour l'élection qui aura lieu dans l'année. Trois candidats sont déjà en lice: Raoul Desbiens, d'Hébertville-Station, le notaire J.-A. Plourde, de Métabetchouan et Jean Grisé, de Riverbend, quand des amis de Joseph viennent le prier de se porter candidat. Il en rit, mais comme ils insistent, il accepte pour leur faire plaisir et pour le "fun", comme il dira plus tard. Certain de ne pas être choisi, il prend cela pour une farce mais les gens, non. Il est jeune, 35 ans, il connaît les affaires, il a de l'instruction, il fait partie depuis quelques années de l'organisation libérale, alors on a confiance en lui. Et ce qui avait été un jeu devient une réalité et tous deux s'y font prendre.

Photo: Nellie Boies

Madame Héléna Fillion (1940).

Héléna conte que la nuit précédant la convention, les délégués dont on était certain ont tous couchés à la maison. Il y en avait une cinquantaine couchés un peu partout, sur les meubles, sur le plancher, d'autres préférant jouer aux cartes, pour que les autres candidats n'essaient pas de les faire changer d'idée. Elle dira franchement, en contant ces faits, que les organisateurs ne voulaient pas qu'ils soient achetés. On faisait la politique ainsi dans ce temps-là, et aujourd'hui, cela a-t-il tellement changé?

Son travail de femme de politicien est commencé. Elle est celle qui accueille, reçoit, mais quoique fait dans l'ombre, son travail est certes efficace et dévoué.

Le lendemain, à la convention, Joseph est choisi candidat, ce qui stupéfie ses adversaires, car ils n'avaient pas cru cette candidature si redoutable. Puis, aux élections du 24 août de la même année, le gouvernement Tachereau est reporté au pouvoir, il devient

* Jeu de cartes qui durait parfois toute la nuit et dont l'enjeu était des pommes.

alors le plus jeune député de l'Assemblée législative ainsi que le premier député du Lac-Saint-Jean, (le comté venant d'être divisé en deux, soit Lac-Saint-Jean et Roberval).

Après l'euphorie de la victoire, les problèmes ne tardent pas à arriver. L'élection du gouvernement Tachereau et de tous ses députés, ce trouve contestée juridiquement, à l'échelle provinciale, ce qui amènera Joseph, comme tous les autres, à se défendre. Malheureusement, l'élection l'a laissé avec des dettes et dans l'impossibilité financièrement de le faire. On organise donc à la grandeur du comté une souscription pour l'aider à payer les frais de cour. Chaque organisateur doit ramasser un montant et l'apporter au nouveau député.

Il croit tous ses organisateurs sincères et désintéressés, mais ce qu'il ignore, c'est que ce cache un mouton noir dans la bergerie. Héléna, tout le long de la campagne, l'a prévenu de se méfier, mais comme il est confiant de nature, il ne veut pas le croire. Ce mouton noir, un certain avocat, voudrait profiter de l'inexpérience de Joseph pour le faire marcher et diriger le comté à sa manière. Il profite donc de l'absence de Joseph pour surveiller les organisateurs qui viennent porter de l'argent à la maison, et après leur départ, il se présente afin de réclamer les montants d'argent qu'elle a reçus, disant que c'est lui qui a été chargé de l'administrer. Héléna n'est guère experte en la matière bien sûr, pourtant, elle a du flair et elle refuse, préférant attendre l'arrivée de Joseph pour régler la question. Mais l'avocat parle fort, menace même, alors elle se fâche et lui dit que jamais il n'aurait l'argent. Elle se porte défenseur de son mari et le prie de ramasser ses cliques et ses claques et de déguerpir le plus tôt possible. Voyant l'impossibilité qu'il a de l'emporter, il capitule mais non sans proférer des menaces. Il n'oubliera jamais sa déconvenue, virera son capot de bord, comme on disait dans le temps, et il deviendra un ennemi juré de Joseph durant toute sa vie. Si Héléna ce jour-là n'avait pas agi en maître, jamais Joseph n'aurait osé le faire et c'est ce qui lui a permis de bien remplir son rôle et de ne pas être la victime d'un maître-chanteur, une "lavette". Cette expérience lui sera bénéfique toute sa vie, lui apprenant à ne pas se fier aux belles paroles et un peu plus au flair d'Héléna. Ce genre de gens existait déjà hélas, en politique! Quand elle en parle maintenant, Héléna dit que ce jour-là elle a fait le grand ménage et que ça a été un bon débarras pour tout le monde.

L'apprentissage de la vie politique dans l'ombre de son homme est dur pour Héléna, le député étant considéré un peu comme un père dans son comté, et celui que l'on veut partout. Il n'y a pas d'hôpital à Alma et beaucoup de médecins réfèrent leurs malades aux hôpitaux de Québec; le voyage est long par le chemin de fer. Comme on sait qu'il a une automobile et qu'il voyage toutes les semaines à Québec, il a toujours un ou plusieurs malades à transporter. Souventes fois, Héléna qui devait faire le voyage devra céder sa place. Elle devra même accepter de laisser seuls ses enfants, un jour de l'An au soir, parce qu'ils seront "dans les honneurs" deux fois ce jour-là, chez des électeurs.

Les salaires pour les députés sont très modestes, mais les obligations sont là et il faudra toujours sacrifier une nécessité de la vie pour pouvoir donner des cadeaux de noces, de baptêmes et aussi payer des messes pour les morts, et combien d'autres choses. Un député, pas plus que son épouse, n'a le droit de refuser quelque chose aux électeurs et j'ai souvenance qu'elle a dû se passer d'une paire de chaussures pour aider à payer une paire de lunettes à un vieillard qui en avait besoin et qui ne pouvait s'en acheter. C'était la crise, l'argent se faisait rare, alors il fallait partager. Héléna disait souvent "Charité bien ordonnée commence par soi-même", mais ni l'un, ni l'autre n'avaient le courage de refuser quand quelqu'un dans le besoin s'adressait à eux. Ainsi, par exemple, elle a fait partie longtemps de la Société Saint-Vincent-de-Paul et a travaillé des années pour la Croix-Rouge, qui lui a remis, pour ses services, un certificat de reconnaissance en 1971. À l'époque des Fêtes, il y avait toujours à la maison corvée pour la distribution de paniers de provisions et de linge pour les plus démunis. Le Jour de l'An, au matin, défilait chez nous pour souhaiter une bonne année à leur parrain et marraine, une ribambelle de filleuls, tous heureux de repartir avec un petit cadeau ou une petite somme d'argent. Avec le recul, on se dit que cela tenait presque du miracle de réussir à joindre les deux bouts, mais les vrais miracles c'est Héléna qui les faisait. Elle avoue bien sincèrement qu'elle ne peut pas dire son secret parce qu'elle n'en a pas, mais que c'est toujours en grugeant sur le budget familial qu'elle réussissait à contenter tout le monde; elle essayait de vivre au jour le jour en acceptant chrétiennement les charges que la vie lui imposait.

Mais il y a plus. En ce temps-là, les organisations politiques manquaient elles aussi d'argent; alors, en campagne électorale, il fallait s'organiser avec ce qu'on recevait. Pas question de louer un local pour le comité central durant le temps des élections. Tout se passait à la maison, et celle-ci, en plus de devenir un lieu de rencontres pour tous, était presque transformée en hôtellerie. Aussitôt les élections annoncées, on roulait les tapis et les appartements étaient transformés en bureau pour le temps de la campagne. Les listes des électeurs n'étaient pas préparées et envoyées aux électeurs comme aujourd'hui par le président des élections, il fallait les faire soi-même pour pouvoir les pointer*. Cela nécessitait un personnel assez important comprenant les secrétaires d'élection et de comités. Tout ce travail se faisait à la maison. Une autre vie s'installait, chambardant toute la vie familiale. Toutes les personnes impliquées avaient leurs entrées libres à la maison où l'on servait aussi une quarantaine de repas, en plus de ceux de la famille. Il fallait qu'Héléna ait le sens de l'organisation pour concilier le tout. Bien sûr, certains organisateurs aimaient profiter de cette période pour apprécier ses talents culinaires. Il y en a même qui n'allaient pas manger chez eux de toute la campagne. Jean Lesage, ancien premier ministre et père de la révolution tranquille qui vient de s'éteindre en décembre dernier, durant les campagnes de 1945 et de 1948 qu'il a faites au Lac-Saint-Jean, était du nombre et partageait avec les autres les agapes familiales et fraternelles. Plus tard, quand on le rencontrera, il s'informera toujours de madame Héléna et de ses délicieux repas. Il n'y avait plus beaucoup de place pour la famille; c'était mouvementé mais nous gardons tous un bon souvenir de cette époque agréable, gaie où tous ensemble nous écrivions, sans le savoir, une page de l'histoire du Québec. Héléna plus que toute autre était toujours là pour calmer les esprits et semer de l'espoir, surtout le soir des élections, aussitôt les bureaux fermés, lorsque six à huit cents personnes envahissaient la maison. Elle circulait alors, parmi les groupes, souriant et encourageant son mari, sa famille et les électeurs, y compris "les visages à deux faces". Elle disait d'ailleurs en riant que le soir du triomphe, il était normal qu'on ait beaucoup plus de gagnants que de votants et qu'on devait faire "contre mauvaise fortune bon coeur" et agir comme si on ne le savait pas. Cette façon qu'elle avait d'accepter chacun, comme si de rien n'était, la faisait apprécier de tous, en faisant changer d'idée plusieurs à l'élection suivante.

Lorsque Joseph devint "Whip en chef" de son parti, elle devait le suivre plus souvent car elle servait d'hôtesse à madame Eugène Fiset, épouse du Lieutenant-Gouverneur du temps, lors de réceptions officielles à Spencer Wood (Bois de Coulonge) et au Parlement. Elle est donc souvent invitée à des réunions de députés et ministres et dîne souvent en leur compagnie se permettant parfois de donner son opinion sur les politiques qu'ils préconisent. Ses paroles portent car on la sait sage et discrète. A-t-elle influencé certaines décisions? Je l'ignore officiellement, mais je dirais que oui, car lors du long débat sur le vote des femmes au Québec en 1941, elle sera toujours pré-

* Pointer: mot employé quand on marquait à l'aide d'un trait rouge ou bleu comme on pensait qu'un électeur allait voter.

sente et fêtera avec les Thérèse Casgrain, Idola Saint-Jean et autres, quand la loi sera acceptée. Elle a toujours été pour. Selon elle, il fallait que la femme soit présente à l'Assemblée législative, surtout lorsqu'il y aurait des décisions à prendre sur des projets de loi, concernant la famille et l'éducation, et aussi pour suggérer certaines lois aux politiciens. Joseph, lui, comme beaucoup d'hommes d'ailleurs, était contre et ce sera une tâche ardue de le faire changer d'idée. Pourtant, elle y réussit et il votera en faveur de la loi cette année-là. Ce que femme veut, avec de la patience, elle l'obtient.

Plus tard, elle convaincra les femmes de fonder l'Association libérale de comté pour qu'elles s'impliquent plus en politique. Elle ne veut pas, en tant que femme de député faire partie du conseil de direction, mais elle suivra leurs délibérations et sera même déléguée lors des conventions qui choisiront, comme chef du parti Georges-Émile Lapalme, au provincial et Louis Saint-Laurent, au fédéral, en 1948.

En 1933, lors d'une rencontre avec le ministre de l'Agriculture du temps, celui-ci la décide à fonder un cercle de fermières à Saint-Joseph d'Alma. La chose n'était pas facile car c'était presque se faire l'avocat du diable que d'encourager les femmes à faire partie d'une association uniquement composée de femmes. Elle dit avoir fait le tour de la paroisse rang par rang, maison par maison pour convaincre les maris. Finalement, c'est le 18 septembre 1934 que le cercle a vu le jour, elle en sera la première présidente.

Plus tard, elle fondera la Ligue Catholique Féminine et sera aussi présidente en plus d'être vice-présidente régionale; on la retrouve également parmi les fondatrices des Filles d'Isabelle et les fondateurs de l'Âge d'Or.

D'aucuns diront qu'il n'y a pas dans la vie toute simple de ce petit bout de femme qu'est Héléna Simard-Fillion une grande implication politique. Elle-même dira, d'ailleurs, que de la politique active elle n'en a pas faite, mais, en souriant, elle ajoutera que peut-être bien que la politique des années 30-40, ce sont elles, les épouses de politiciens, qui l'ont faite en élevant dignement leur famille, en étant la collaboratrice, la confidente, enfin le bras droit de l'homme public, en lui suggérant des idées qu'il fera sienne ensuite.

Et j'ajouterai que depuis que le monde est monde, la femme a été le pivot qui en faisait tourner les destinées. Qu'importe la manière dont elles l'ont fait, l'important, c'est qu'elles l'aient toujours fait au bon moment. S **Nellie Fillion-Bois.**

Alma, 8 janvier 1981.-

Photo: Coll. S.H.S. aux A.N.Q.

M. Joseph Girard, cultivateur à Saint-Gédéon, député du comté Lac-Saint-Jean à Québec de 1892 à 1900.

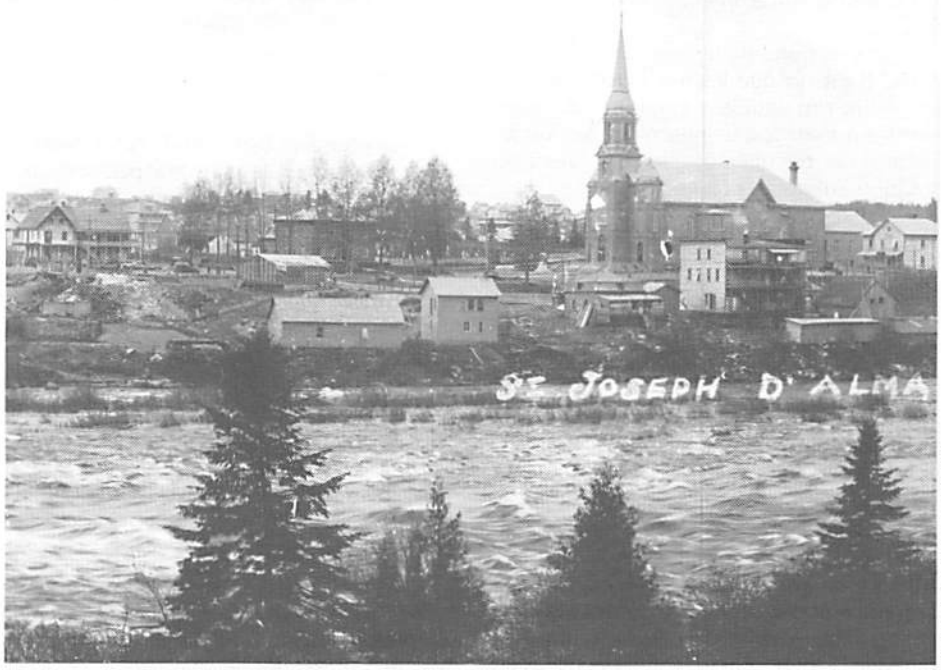


Photo: Coll. S.H.S. aux A.N.Q.

Saint-Joseph d'Alma (première moitié du XXe s.).

Les infirmières au Saguenay-Lac-Saint-Jean

Raconter l'histoire des infirmières dans la région Saguenay-Lac-Saint-Jean, c'est aussi parler de la profession que j'ai exercée pendant plusieurs années. C'est donc avec plaisir que je le fais. Il est important de connaître le grand rôle qu'ont joué les infirmières pour maintenir à un haut niveau la santé de la population, en donnant des conseils d'hygiène aux bien-portants, et en soignant adéquatement les malades.

Il fut très difficile d'obtenir la documentation nécessaire pour ce travail. Nous possédons très peu, pour ne point dire rien du tout, sur ce sujet dans nos bureaux d'archives. Heureusement, les infirmières retraitées, celles de la première heure, ont une mémoire prodigieuse, et m'ont grandement aidée pour la rédaction de cet article. Je les en remercie sincèrement.

Je vais donc parler des infirmières laïques. Il est sûr que les religieuses dans les hôpitaux ont toujours prodigué de bons soins aux malades, en raison de l'accroissement de la population, elles n'auraient pu toujours suffire à la tâche.

D'aussi loin que je puisse me rappeler, la première infirmière laïque dans la région fut Mlle Odile Tremblay. Rien de surprenant que ce fut une Tremblay. C'était la soeur de M. Guillaume Tremblay, d'Arvida. Elle avait fait son cours aux États-Unis, probablement à New York.

Elle faisait du service privé "à domicile" dans la ville de Chicoutimi. Comme il n'y avait pas d'Unité d'obstétrique à l'Hôpital de Chicoutimi, toutes les femmes devaient accoucher chez elles. Chose étrange, Mlle Odile Tremblay a terminé sa carrière comme matrone au Centre de détention de Chicoutimi. À sa mort, elle fut remplacée par Mlle Blanche-Alice Savard, décédée l'an dernier.

Une autre infirmière de Chicoutimi, Mlle Loretta Dumais, de regrettée mémoire, travaillait à "La Goutte de Lait" avant d'entrer à l'Unité sanitaire. "La Goutte de Lait" avait été fondée par le docteur Henri Duhaime, grand-père du ministre Yves Duhaime, pour répondre à un besoin urgent de la population. À cet endroit, on recevait les jeunes mamans auxquelles on donnait les conseils nécessaires pour leurs bébés; c'était ni plus ni moins qu'une Clinique de puériculture. Le docteur Duhaime était alors maire de la ville de Chicoutimi, et "La Goutte de Lait" était une organisation municipale.

En 1925 ou 1926, le Gouvernement provincial, voulant améliorer la qualité de vie des Québécois, organisait un service de "Santé publique". Ce n'était pas sans besoin et, dans chaque comté, il y eut une "Unité sanitaire" avec son équipe d'infirmières, de médecins, d'inspecteurs sanitaires, de techniciens, etc.

La première Unité sanitaire fut installée dans la Beauce. C'est là que le personnel des autres unités allait s'entraîner. Puis, ce fut le tour de Roberval et de Chicoutimi. Le docteur Edmond Potvin fut le premier officier médical; M. Eudore Beaulieu, le premier inspecteur sanitaire, et les premières infirmières: Mlle Dora Grimard, Mlle Loretta Dumais, dont j'ai parlé plus tôt ("La Goutte de Lait" cessa d'opérer lors de l'avènement de l'Unité sanitaire), et Mlle Adélaïde Bélanger, qui habitait Arvida. Cette dernière était la soeur du docteur Sam Bélanger, qui travailla plus tard aux soins des tuberculeux à l'Unité sanitaire.

Mlle Grimard me disait que le travail de la première équipe fut de se faire accepter de la population. Les gens d'alors n'aimaient pas qu'on leur donne des conseils sur l'observance de l'hygiène pour le maintien de la santé et bien des parents refusaient de faire immuniser leurs enfants contre les maladies transmissibles.

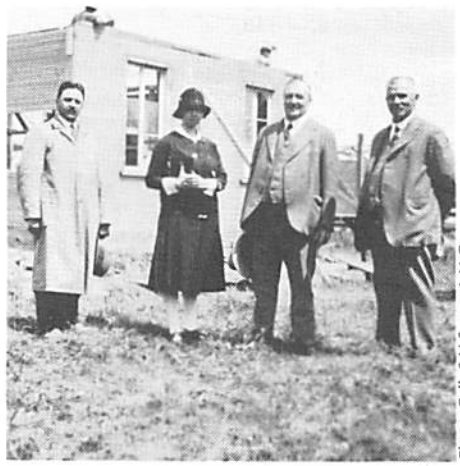


Photo: Coll. S.H.S. aux A.N.Q.

Dr Henri Duhaime, Mlle Lauretta Dumais, Dr Lessard, Dr Constantin au Camp Lessard à Saguenayville en 1928.

Alors, leur premier devoir fut de visiter les curés des paroisses et les conseils municipaux. Messieurs les curés ont bien aidé la cause de l'hygiène et de la santé en annonçant, au prône du dimanche, les cliniques de puériculture et d'immunisation et en incitant les paroissiens à se prévaloir de ce service de santé tout à fait gratuit.

Les infirmières des Unités sanitaires travaillaient très fort; je dis des Unités sanitaires, car il y en avait une à Roberval, comme je l'ai déjà signalé, et une à Alma. Plus tard, Jonquière s'est détachée de Chicoutimi et eut sa propre Unité sanitaire avec le docteur Georges Côté comme officier médical. Il quitta ce poste pour aller travailler à l'Alcan, par la suite.

SAGUENAYENSIA, Vol. 23 - No 1 — Janvier - mars 1981

La ville d'Arvida eut pendant plusieurs années, son propre Service de santé avec le docteur Chabot comme officier médical; Mlle Marianne Dumais fut la première infirmière de ce service. Elle travaillait auparavant à l'Unité sanitaire du Lac-Saint-Jean, à Alma. À son mariage avec Victor Lalonde, elle fut remplacée par mesdemoiselles Alma Bureau et Thérèse Léger. M. Marcel Jobin était l'inspecteur sanitaire et Mlle Jacqueline Girard la secrétaire. Ce service fonctionnait un peu comme les Unités sanitaires. Les Cliniques de puériculture et de vaccination étaient tenues par le personnel de l'Unité sanitaire de Chicoutimi.

Je note en passant qu'une des premières infirmières de l'Unité sanitaire de Roberval était madame Josette Tremblay-Desbiens, mère de Marc et de Pierre Desbiens, propriétaires de l'Hôtel Chicoutimi. Autre infirmière de l'Unité sanitaire de Roberval, Garde Émérencienne Gobeil, qui travaillait auparavant au Sanatorium du Lac Édouard, a travaillé à Roberval jusqu'à son mariage avec Maurice Imbeault, de Chicoutimi, où elle habite toujours.

Donc, chaque infirmière avait un territoire bien délimité, où elle faisait à peu près tout dans le domaine de l'hygiène et de la santé: visites prénatales, visites après la naissance du bébé à qui elle donnait le vaccin BCG (Bacille Calmette-Guérin) contre la tuberculose et cliniques régulières de puériculture et de vaccination, où le médecin était toujours présent. On pesait les bébés, ajustait leur régime, et on donnait les vaccins D.C.T. (Diphtérie, Coqueluche et Tétanos), et celui contre la poliomyélite. De nos jours, on donne en plus le vaccin contre la rougeole; mais ça ne fait pas plus que quelques années que ce vaccin est mis au point. De plus, l'infirmière visitait les écoles et, avec le médecin et en présence du professeur, examinait les enfants: tous les défauts physiques étaient alors signalés aux parents et aux médecins de famille.

Les infirmières avaient toutes leur propre voiture, mais souvent, l'hiver, elles devaient prendre pension dans leur territoire, vu les routes souvent impraticables.

Avec les années, l'Unité sanitaire devint considérable et bien organisée dans tous les domaines. En tuberculose, les radiographies pulmonaires se prenaient à l'Unité sanitaire. Mlle Luce Tremblay fut la première infirmière dans ce domaine. En hygiène dentaire, on faisait l'examen des dents des enfants au bureau et dans les écoles, on distribuait gratuitement de brosses à dents et on promouvait l'application du fluor pour conserver les dents. Du côté de la médecine

Photo: Coll. S.H.S. aux A.N.Q.

Docteur H.-L. Duhaime, 1958.

vétérinaire, on procédait à l'examen des vaches laitières en mesure de précaution contre la tuberculose. Les inspecteurs sanitaires visitaient les endroits où l'on manipulait les denrées alimentaires, particulièrement les laiteries, pour voir si les règlements de l'hygiène étaient observés.

D'autres inspecteurs, qui surveillaient l'eau, prenaient des spécimens à la source et les envoyaient à Québec pour examen.

Aucun secteur public n'était négligé. Parmi le personnel, il y avait des techniciennes et les indispensables et précieuses secrétaires. Après quinze ans d'opération, les résultats étaient palpables: la mortalité infantile avait diminué énormément et on n'avait plus ce record peu enviable d'être les "deuxièmes" de la province (après la Gaspésie) pour le nombre de tuberculeux. Québec arrivait alors en tête du Canada pour la tuberculose. Et dire que maintenant cette maladie est presque éliminée. On n'a rien négligé pour cela: quand un enfant naissait dans un milieu tuberculeux, que ce soit la mère ou un autre membre de la famille qui avait eu la maladie, on ne prenait pas de chance, car il était une proie toute désignée au bacille de Koch. Une infirmière allait le reconduire à la clinique du BCG à Montréal, à l'Hôpital Marie-Enfant; il n'était remis à la famille qu'après la preuve que le vaccin BCG l'avait bien immunisé. Souvent, une infirmière de la Clinique de Montréal ramenait quatre ou cinq bébés à la fois, des bébés roses et joufflus de 2 à 3 mois. Grande joie pour les familles qui les attendaient à l'aéroport de Bagotville.

J'aime à citer des noms, je crois que ça fera plaisir à ceux qui me liront:

OFFICIERS MÉDICAUX À L'UNITÉ DE CHICOUTIMI

Dr Edmond Potvin: Il quitta pour se spécialiser en pédiatrie et devint le premier pédiatre à l'Hôpital de Chicoutimi.

Dr Alphée Chabot: Il quitta pour le Service de santé d'Arvida.

Dr Paul Claveau: Il alla se spécialiser en Europe en neurologie et travailla pour le Gouvernement du Québec par la suite.

Dr Benoît Fortin: Il termina sa carrière avec la fermeture de l'Unité sanitaire.

Dr Léon Gaudreault: Il a travaillé énormément avec le Dr Georges-Thomas Gauthier pour la fondation de l'UQAC. Tous deux sont décédés.

Dr Georges Côté: Devint le premier officier médical à Jonquière.

Dr Claire St-Pierre: Elle s'occupait et s'occupe encore de vaccination pour les voyageurs qui partent pour les pays tropicaux.

Dr Paul Desmeules: Il assista à la fermeture de l'Unité sanitaire.

INFIRMIÈRES

En plus de celles que j'ai déjà mentionnées, c'est-à-dire les pionnières (mesdemoiselles Grimard, Dumais, Bélanger et Luce Tremblay, de regrettée mémoire, il y eut Mme Jean Tremblay (ma soeur Margot), d'Arvida, qui a déjà passé tout un hiver à Grande-Baie (dans ce temps-là, c'était loin de Chicoutimi); Mme Paul-Émile Gagnon (Garde McLean), d'Arvida, qui s'est occupée pendant de nombreuses années d'un secteur spécial, les maladies vénériennes; Mlle Blais, décédée subitement; Mlle Lucille Girard qui a tant travaillé dans le secteur Kénogami et Jonquière; Antoinette Tremblay (Mme John Boyd d'Arvida) et combien d'autres. Je ne puis les nommer toutes...

MÉDECINS EN TUBERCULOSE

Dr Constantin: Qui venait de Roberval régulièrement.

Dr Gérard Tremblay: Maire de Chicoutimi.

Dr Michaud: Il avait été de nombreuses années médecin au Sanatorium du Lac Édouard.

Dr Sam Bélanger: Décédé pendant qu'il travaillait encore.

DENTISTES

Dr Charles-É. Simard: Il avait aussi le secteur Bas-du-Fleuve et Gaspésie. Il s'est tué dans un accident de voiture à Rivière-du-Loup.

Dr Gilles Pelletier: Avec lequel j'ai fait 52 émissions "Mon dentiste", à CJPM-TV.

Dr Yvon Tremblay.

VÉTÉRINAIRES

Dr Sylvestre.

Dr Allard.

Dr Bourgoing: Lui aussi s'est tué dans un accident de voiture, mais à Chicoutimi.

INSPECTEURS SANITAIRES

M. Eudore Beaulieu: Décédé à 90 ans.

M. Charles-Auguste Angers: Décédé l'an dernier.

M. Lucien Harvey.

M. Antonio Fortin.

M. Léopold Labrecque.

M. Padoue Côté et le cher M. Vallée.

INFIRMIÈRES DE LA MÉTROPOLITAINE

Avant l'instauration de l'Unité sanitaire, les familles assurées avec la Métropolitaine avaient un service d'infirmières visiteuses, de grande utilité pour les jeunes mamans. Ce service fut discontinué en 1952.

Parmi les infirmières de la Métropolitaine, je peux mentionner Garde Cantin, grande amie de Garde Dumais de l'Unité sanitaire; Mlle Thérèse Gagnon, de Rivière-du-Loup, qui s'installa définitivement dans la région en épousant le gérant de district, M. Léo Paradis, veuf avec plusieurs enfants; Mlle Claire Bernier, qui avait une très jolie voix. Quand on faisait des "parties" de bureau à l'Unité sanitaire, Claire était notre artiste invitée.

Il y eut également Garde Laframboise dans les débuts, de même que GardeYvonne Tremblay, qui épousa Joseph-Arthur Harvey et fut la mère de 8 enfants.

Les deux dernières infirmières qui oeuvrèrent dans la région furent Mlle Gertrude Lapointe de Thetford Mines, qui travailla de 1945 à 1950, et Mme Marianne Valin de 1937 à 1952. Mme Valin termina sa carrière comme infirmière à l'Hôpital de Chicoutimi. Elle habite à Chicoutimi avec son époux Grégoire.

INFIRMIÈRES DE COLONIES

Outre les infirmières des Unités sanitaires, celles de la Métropolitaine et celles en "Service privé", pour les malades non hospitalisés, il y eut des infirmières qu'on appelait les gardes-malades de colonies. Ces infirmières jouaient le rôle de médecins de campagne; elles habitaient une petite maison de bois blanc, construite par le gouvernement, toutes sur le même modèle, qui servait de clinique de l'endroit. Elles faisaient du bureau, répondaient aux appels jour et nuit, tenaient une petite pharmacie, visitaient les malades et faisaient les accouchements. Si le cas s'avérait difficile, elles communiquaient avec le médecin le plus près, par téléphone, ou transportaient le malade à l'hôpital, dans leur propre voiture, sur des routes souvent impraticables. Il y avait une garde-malade de colonie à Ste-Rose-du-Nord, à l'Anse-St-Jean, au Petit-Saguenay, à Boileau et Ferland, à St-Léon, à Notre-Dame-du-Rosaire (Lac des Habitants), et même à St-Ambroise. Peu à peu, elles furent toutes remplacées par des médecins. Il est à signaler que, la Providence aidant, pas une de ces infirmières n'a eu d'accident lors des nombreux accouchements qu'elles eurent à faire. Les gardes de colonies dépendaient de l'Unité sanitaire du comté. Mais, me direz-vous, avant d'avoir des infirmières, que faisaient les gens quand le médecin ne pouvait se rendre pour un accouchement? Eh bien! c'était l'ère des sages-femmes "non diplômées".

Il y avait toujours une voisine charitable, ou une personne âgée qui, forte de son expérience personnelle (elle avait généralement accouchée plusieurs fois) faisait les accouchements. Ces sages-femmes improvisées rendaient des services inouïs dans leurs communautés respectives, et la société doit leur en être reconnaissante.

INFIRMIÈRES INDUSTRIELLES

Les grandes compagnies ont toujours eu leur poste de premiers soins et leur personnel médical comprenant un ou plusieurs médecins, des infirmières et des infirmiers.

Il y en avait à Arvida, à l'Alcan; à Port-Alfred, pour la Consolidated Bathurst; chez Price devenu Abitibi-Price, à Kénogami; à Riverbend, à l'Île-Maligne, à Dolbeau... Il y avait aussi l'Hôpital d'Arvida qui n'employait que des infirmières laïques. À Chicoutimi également, pendant quelques années, il y eut une Clinique privée: La Clinique Dumas (d'abord sur la rue Racine, puis déménagée sur la rue Jacques-Cartier). Les infirmières Marianne et Cécile Dumas ainsi que Marie-Paule McLean ont fait leurs débuts dans la profession à cette clinique tenue par le docteur Dumas. La clinique fonctionnait très bien, mais elle a dû fermer ses portes lors du décès du docteur Dumas, qui s'est noyé dans un lac le long du boulevard Talbot.

Il y eut aussi, à Jonquière, la Clinique St-Joseph, Clinique privée du docteur Henri Vaillancourt, qui employait plusieurs infirmières. Cette clinique ferma ses portes lors de l'ouverture de l'Hôpital de Jonquière, en 1955.

Les infirmières industrielles étaient toujours mieux payées que celles qui travaillaient dans d'autres domaines.

Dans le temps, pour faire un cours d'infirmière, il fallait aller dans les grands centres, soit à Québec ou à Montréal, quoique tous les grands hôpitaux avaient leur propre école d'infirmières, soit Sherbrooke, Trois-Rivières, Rivière-du-Loup, Joliette, plusieurs à Montréal et plusieurs à Québec.

Pour remédier à cet état de choses, l'Hôpital de Chicoutimi, qui s'appelait alors Hôtel-Dieu St-Vallier, décida d'ouvrir sa propre école d'infirmières en 1938, mais pour les religieuses seulement. Trois ans plus tard, en 1941, l'école ouvrait ses portes au personnel laïc. À la première promotion en 1943, il y eut la graduation de 13 infirmières laïques et de 4 religieuses. L'école dut fermer ses portes en 1967 puisque les CEGEPS devaient donner les cours à l'avenir. Durant ces années, il y eut, à l'École des infirmières de Chicoutimi, mille quarante-deux diplômés laïcs; j'écris diplômés au masculin, parce que plusieurs garçons avaient suivi les mêmes cours que les filles, ainsi que cent trente-sept religieuses. L'école était affiliée à l'Université Laval. L'Hôpital d'Alma, qui ouvrit ses portes en 1954, eut aussi, dès l'année suivant son ouverture, sa propre école d'infirmières. Les infirmières

n'étant pas assez nombreuses pour répondre à tous les besoins, l'Hôpital de Chicoutimi eut, pendant quelques années, une école de gardes-malades et d'infirmières auxiliaires, qui suivaient un cours de deux ans avant de recevoir un diplôme de leur association provinciale. Les hôpitaux de Jonquière et de Dolbeau eurent aussi des écoles de gardes-malades et d'infirmières auxiliaires.

On créa de plus des écoles de puériculture pour former des jeunes filles qui s'occuperaient exclusivement du soin des bébés et des jeunes enfants. Ces écoles n'existent plus, mais il y a encore des puéricultrices ou gardes-bébés qui rendent d'énormes services dans les hôpitaux. Toutes ces écoles ont fermé leurs portes à l'ouverture des Cegeps. Quant aux cours d'infirmiers et d'infirmières auxiliaires, ils se donnent maintenant dans les écoles des commissions scolaires.

Les infirmières d'aujourd'hui peuvent se perfectionner à l'Université du Québec à Chicoutimi et obtenir un certificat en nursing communautaire ou, après un cours de trois ans, un baccalauréat en Sciences de la santé.

Les conditions d'admission au cours d'infirmières et d'infirmiers ne sont plus les mêmes qu'autrefois. Dans mon temps, en plus des exigences académiques, il fallait avoir l'âge requis, c'est-à-dire 21 ans, pour être admis à l'école d'infirmières. C'est la raison pour laquelle les infirmières d'autrefois, après leur graduation, enseignaient quelques années avant de faire leur cours. Les règlements d'une école d'infirmières étaient très sévères; un après-midi de congé par semaine seulement. On pouvait alors sortir, mais il fallait rentrer à neuf heures du soir. On pouvait obtenir une longue soirée de temps à autre, mais pas très souvent. On travaillait auprès des malades de sept heures à dix-neuf heures. En plus, il fallait suivre les cours deux heures par jour. Le reste du temps était consacré à l'étude, car il fallait être bien préparé pour les examens de l'hôpital d'abord (examens oraux et écrits), puis pour ceux de l'université. Enfin, de tous temps, pour être admis à la pratique, il a fallu appartenir à l'Association des Infirmières et Infirmiers de la Province de Québec.

Les hôpitaux avaient de la main-d'oeuvre à bon marché avec les écoles d'infirmières, car on avait une rémunération de $5.00 par mois et si, par malheur, on échappait un thermomètre ou une seringue, une assiette ou un verre, on devait le payer et c'était enlevé sur notre paye du mois. Pour ma part, j'ai travaillé plusieurs mois sans recevoir de paie et je ne fus pas la seule à subir ce triste sort.

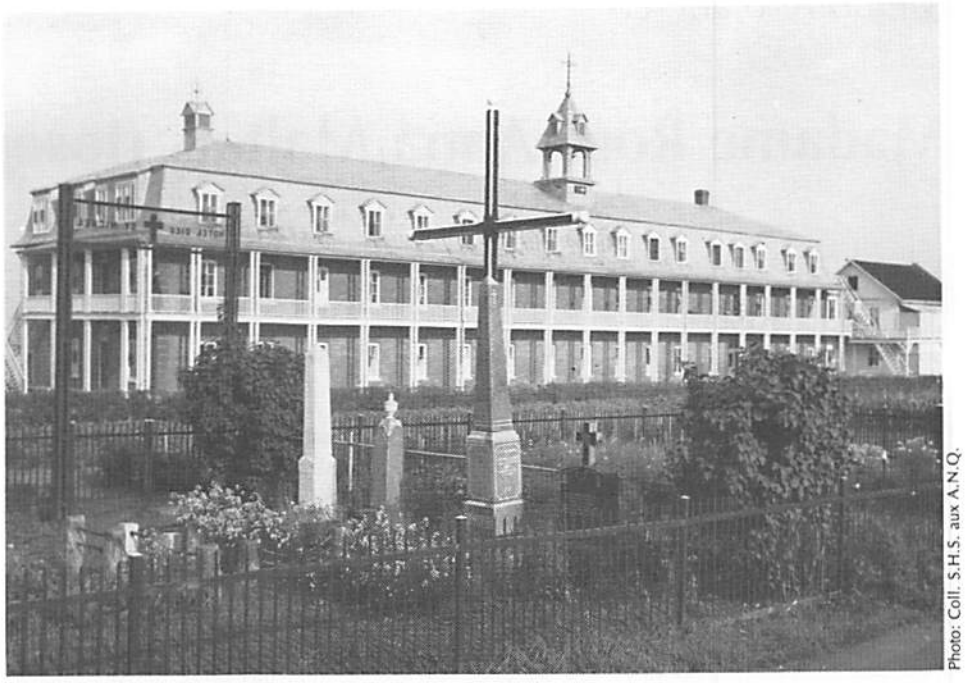


Photo: Coll. S.H.S. aux A.N.Q.

Hôtel-Dieu Saint-Michel de Roberval.

Avant de terminer, je veux dire un mot du poste que j'occupais lorsque je travaillais à l'Unité sanitaire de Chicoutimi. Le Directeur de l'enseignement de l'hygiène, le docteur Jules Gilbert de Québec, avait décidé qu'il fallait, pour atteindre le plus de gens possible, enseigner l'hygiène à des groupements et à des associations par tous les moyens possibles de publicité. À Chicoutimi, c'est moi qui fus choisie pour aller suivre les cours en question, tout simplement parce que je savais l'anglais et qu'il fallait aller étudier dans une université américaine. Je suis donc allée à l'Université Yale, de New Haven, Connecticut, suivre le cours de "Public Health". Quand je suis revenue, j'avais le titre d'éducatrice hygiéniste. Et, j'ai travaillé beaucoup: causeries aux associations, dans les écoles, à la radio et à la télévision. J'étais tellement occupée que j'ai dû avoir une adjointe, Judith Dufour, qui était allée faire son hygiène à l'Université de Montréal. À l'Unité sanitaire d'Alma, c'est Paulette Bélanger, devenue Mme Georges Duhaime de Chicoutimi, qui faisait le même travail que moi.

Au poste CKRS-TV de Jonquière, tous les jeudis, au programme de Mlle Dufresne, j'enseignais la puériculture avec démonstration. Un jour que je donnais le bain à un bébé, qui était une poupée de caoutchouc, j'ai dit à mes téléspectatrices: "Je vais vous montrer comment prendre la température du bébé. S'il en fait, vous devez appeler votre médecin". Alors, je prends le thermomètre rectal, je le désinfecte, le lubrifie et je fais "semblant" de l'entrer dans le rectum, car la poupée n'en avait pas. Croyez-le ou non, nous n'étions pas sorties du studio, Mlle Dufresne et moi, que M. Paul Audet, le gérant du poste, avait reçu trois téléphones lui disant d'aller voir au studio, car il se passait des choses scandaleuses...

Aujourd'hui, c'est l'ère de la spécialisation et de l'assurance-hopitalisation. Avec tous les services mis à la disposition du public (CRSSS, CSR, CLSC) les gens de chez nous, s'ils savent en profiter, peuvent s'attendre à une plus grande longévité et à une vieillesse plus heureuse.

Et cela, c'est le voeu qu'ont toujours formulé toutes les infirmières du monde, mais particulièrement celles de la région Saguenay-Lac-Saint-Jean.

Thérèse S.-Gauthier.

Mémoire d'ancien

Madame Rose-Anna Maltais (Joseph Saint-Hilaire)

Née en 1894, madame Maltais a occupé de nombreuses fonctions avant et après son mariage. Son témoignage est reproduit ici en raison de l'intérêt qu'il représente en matière de condition féminine et ouvrière au début du siècle. Les propos de madame Maltais ont été recueillis en août 1980.

Je suis née à Sainte-Anne le sept juillet 1894. Mon père s'appelait Thomas Maltais et ma mère, Lumina Tremblay "Lucon". J'avais quatre frères et trois soeurs. C'étaient Adélard, Jean-Joseph (Johnny), Ludger et Alexandre (ils ne se sont pas mariés) et Ida (Charles Grandison), Anna (célibataire) et Diane (Arthur Ringuette). Le mari d'Ida était un Anglais d'Angleterre, mais il se débrouillait bien en français.

Mon père était le fils de Jean Maltais et de Marie Brassard. Je ne sais pas la date de naissance de mon père. Je n'ai jamais su son âge. Dans ce temps-là, on ne fêtait pas les anniversaires. Il avait une soeur, Hélène (célibataire), et six frères: François, Bélonie, Élie, Jean, Louis et Joseph. Ça en faisait plusieurs. Mon père était sur une terre. Mais il est (de)venu malade de bonne heure et il a dû cesser de travailler. Il est mort à Chicoutimi en 1918, trois semaines après que je me sois mariée (août). Il est mort subit(ement).

Ma mère est née à Sainte-Anne, mais j'ignore quand. Elle était la fille de Marc Tremblay et d'une Bouchard, je ne me souviens plus de son prénom. Marc Tremblay, c'était un cultivateur dans le Quatre (rang Quatre) de Sainte-Anne. Ma mère était une Tremblay "Lucon". Ça vient du nom du père de Marc. Il s'appelait Luc. Ma mère avait quatre frères et onze soeurs. Je me rappelle de tous les noms. Le plus vieux, c'était Delphis. Puis, il y avait ma mère, puis Davi (David), Johnny, Georges, Odile, Louise, Nérée, Mellie, Alice, Malvina, Hélène, Emma, Diana, Laure et Anna. Ma mère est morte subit(ement) pendant la crise (de 1929-1939). On était en train de construire la maison (celle où madame Maltais habite présentement). Elle n'était pas encore terminée, on restait dans le hangar. Il fallait vider notre ancienne maison pour mai, mais celle ici n'était pas encore terminée. Ça a fait qu'on a demeuré un bout de temps dans le hangar. C'est pendant ce temps-là qu'elle est morte.

On n'est pas resté longtemps à Sainte-Anne. Mon père était malade, il ne travaillait pas. Ses frères, c'étaient des gros cultivateurs. Ils demeuraient par la Grand'Ligne. Ils ont pris soin de ma mère. Ils l'ont bâti ici, sur la Côte Réserve, parce que monsieur Richard Gagnon donnait des terrains pour se débarrasser des chemins. Il donnait des grands bouts de chemin, puis il faisait le contrat. C'était pas drôle d'avoir soin des chemins, surtout dans le pied des crans. Ça gardait l'eau. Ils coupaient toutes sortes d'arbres pour boucher les ruisseaux.

Au début, je n'habitais pas avec mes parents. Mon père ne travaillait pas. Ça fait qu'ils essayaient de baisser (diminuer) la famille autant que possible. À sept ans, ils m'ont donnée, ils m'ont envoyée chez mon oncle Joseph Maltais à Jonquière. C'est là que j'ai fait ma première communion. Mon oncle restait à deux milles de l'école, de l'autre côté de la Rivière-aux-Sables (côté ouest). Pour aller à l'école, on traversait la rivière en chaland tous les matins. Mais je m'ennuyais. Même si nos parents ne sont pas riches, on s'ennuie toujours d'eux.

J'ai commencé à travailler à treize ans. Mes parents m'avaient fait engagée chez le docteur Riverin. Je suis restée là deux ans. J'habitais là. J'étais comme leur enfant. Ils me payaient cinq piastres par mois. Dans ce temps-là, c'était un bon salaire. C'est là que j'ai connu le notaire Bossé (Maurice-Ovide). Sa femme et madame Thomas Bossé venaient chez le docteur Riverin pour jouer aux cartes avec madame Riverin, le soir. C'étaient des grandes amies. Madame Riverin ne sortait pas beaucoup parce que son mari pouvait être demandé en tout temps. Elle restait pour le téléphone. Puis, madame Ovide Bossé et madame Thomas Bossé venaient.

Après, je suis entrée en apprentissage chez le tailleur Roussel. La soeur de mon père restait là. Elle m'avait donné une

Photo: Marc Saint-Hilaire

Rose-Anna Maltais — 1981.

chance pour rentrer là. J'ai commencé à travailler. Il me donnait 50 cennes par jour, six jours par semaine. Je faisais du linge. Tout le monde me demandait. C'était un talent naturel. Ça fait que je me suis mise à coudre à mon compte vers l'âge de dix-sept ans. J'allais coudre chez des cultivateurs, partout. J'allais chez un, puis j'allais chez l'autre, comme ça. J'étais nourrie et je n'avais pas de pension à payer. J'ai travaillé chez Émery Gravel, à Sainte-Anne, Charles Gravel, Arthur Boulianne; puis chez Alfred Gauthier, le taneur, son frère Wilfrid et bien d'autres. Je ne chômais pas d'ouvrage. J'en avais toujours pour trois semaines d'avance. Ils (les gens) étaient certains de ne pas m'avoir s'ils ne me demandaient pas assez de bonne heure. J'ai travaillé jusqu'à mon mariage et puis après. Le lendemain de mes noces, j'ai eu un téléphone. Il fallait que j'habille une fille qui se mariait dans la semaine suivante. La lune de miel n'a pas été longue.

Mon mari, Joseph St-Hilaire, je l'ai connu sur la Côte Réserve. Il a été élevé là, lui. Au début, quand je le voyais, je ne pen-

SAGUENAYENSIA, Vol. 23 - No 1 — Janvier - mars 1981

sais pas que je me marierais avec. Mais l'amour, ça vient en dormant (ça vient tout seul). On s'est fréquenté cinq ans. On se laissait, des fois. Il venait veiller les bons soirs: mardi, jeudi et samedi. Un gars qui allait voir une fille le vendredi, on disait que c'était un jaloux. Chez nous, on avait un jeu de croquet et ça attirait les jeunesses. Ils venaient jouer puis on parlait.

Puis le père de Joseph lui a dit: "L'aimes-tu c'te fille-là?". Joseph dit: "oui". Son père lui demande: "La maries-tu ou bien...?" Joseph dit: "Je veux la marier". Son père dit: "Ben, ça fait assez longtemps que tu sors avec, marie-là". Puis, on s'est marié. Le 27 juillet 1918. J'avais 24 ans. C'est l'âge vers lequel tout le monde se mariait.

Joseph est né à la Grande-Baie en mars 1895. Son père s'appelait Wilfrid St-Hilaire et sa mère Séraphine Desmeules. Ses frères étaient Sylvio, Albert et Wilfrid. Ses soeurs s'appelaient Malvina, Rosanna, Blanche, Albertine et Marie-Jeanne. Le seul oncle de Joseph que je connaisse s'appelait Théodule St-Hilaire. Il demeurait au Lac-Saint-Jean. Il était gros, grand et fort. Puis, il était vanteux (vantard).

On a eu quatre enfants: Wilfrid (décédé célibataire), Isaïe (Thérèse Deschênes), Philippe (Andrée Dumais) et Marie-Blanche (Maurice Michaud). On a élevé des enfants, aussi. J'ai eu Marie-Jeanne longtemps (François-Nil Girard). Marcellia Tremblay (Douglas Thibeault), je l'ai eue, elle avait 40 jours. Paul, lui, c'est une malchance. Sa mère était malade. J'étais allée la voir, puis je voyais cette "gang" d'enfants. J'ai dit à Marie-Jeanne (soeur de Joseph, son mari): "Faudrait que je t'en prenne un pour une secousse. Quand tu seras mieux, je te le redonnerai". Elle dit: "Monte Paul. T'auras pas de misère avec Paul". Elle avait raison, je n'ai pas eu de misère. Il avait deux ans. Au bout de deux jours, Marie-Jeanne était morte. Son mari, Lucien Gagnon, me dit qu'il avait assez d'enfants, que j'étais correcte pour élever Paul. C'est comme ça que je l'ai gardé.

On a toujours habité sur la Côte Réserve. Joseph travaillait au moulin de pulpe (Compagnie de Pulpe de Chicoutimi) et dans les chantiers. L'été, il travaillait au moulin; quand il fermait, Joseph partait pour le bois. Après avoir travaillé au moulin, il a été poudreman (powderman: dynamiteur) pour Riverin & Perron. Il a travaillé longtemps pour eux autres. C'est en minant (dynamitant) pour eux qu'il a tué Wilfrid, notre petit garçon. Il minait au pied de la Côte Réserve et le petit puis moi, on était dans une maison près de là, où je cousais. Wilfrid regardait par la fenêtre les hommes qui travaillaient quand ils ont fait sauter la mine. Une roche a fait 375 pieds dans les airs, a cassé le châssis, puis a tué Wilfrid.

Les chantiers, j'y suis allée une couple de fois. Je faisais à manger, je lavais le linge, tout ça. J'avais pas de misère. Dans les camps, ils bûchaient rien que du pin. Le monde va rire de moi, mais c'est une pure vérité: j'ai vu une fois un pin de 65 pouces, pas 65 pouces de tour, droite (en diamètre). Ils ne chargeaient pas le bois, ils le skiddaient. Joseph, lui, bûchait des bouleaux et d'autres sortes d'arbres pour faire des lits pour que ces pins-là tombent dessus. Ils cassaient des fois en tombant. C'était la job à Joseph de s'arranger pour ne pas que ça casse.

À part les chantiers, Joseph travaillait des fois chez des cultivateurs. Les gens travaillaient comme ils pouvaient, il n'y avait pas d'ouvrage. Monsieur St-Hilaire, le père de Joseph, était toujours fermier pour Thomas Blanchette. Il labourait, tout ça. Puis Thomas Blanchette leur donnait une vache pour le lait, puis ils s'engraissaient des cochons... Ils s'arrangeaient.

Pendant la crise, Joseph a travaillé à la Savane de Bagotville. Il était foreman. C'était un bon gars, Joseph. Les petits Boivin prenaient un coup le soir, des fois. Ca fait que le lendemain, ils n'étaient pas trop en forme. Ben Joseph faisait leur job, aux deux, pour ne pas qu'ils se fassent clairer (congédier). Ils l'aimaient, Joseph. Une autre fois, Arthur Duchêne se fait donner un papier pour aller travailler avec un autre gars que Joseph. Il déchire le papier puis il le tire dans le crachoir. Il dit: "Tiens! je reste avec Joseph!" Il est resté.

J'ai aidé souvent le docteur Lemieux. Dans ce temps-là, les femmes restaient à la maison (pour accoucher). Pas toutes les femmes voulaient y aller (assister le docteur). Moi, j'y allais. On regardait, on assistait. Une chance parce qu'une fois il avait fait bouillir les fers pour aller chercher l'enfant. Puis il se préparait à les mettre en les sortant de l'eau bouillante. J'ai dit: "Aie! Attendez!" puis je lui ai sauté sur le bras pour l'arrêter. Après une secousse, j'ai touché aux fers pour voir s'ils étaient encore chauds, puis j'ai dit qu'il pouvait les mettre, là.

J'ai fait les cheveux, aussi. J'ai commencé, j'avais à peu près seize ans. Ma mère envoyait les enfants se faire faire les cheveux chez madame Pamphile Gagné. Ludger, mon frère, était jeune. Puis maman avait des gros ciseaux. J'ai dit: "Je vais essayer de faire les cheveux à Ludger". Je lui fais les cheveux, puis je luis dis: "Va montrer

Photo: Hélène Vincent-Dufresne

Dessin de Marcel Portal.

à maman comment t'as les cheveux faits". Ma mère dit: "Fait les cheveux à Alexandre aussi". Ca a parti de même. Pendant la crise, il n'y avait pas d'argent.

Je faisais mon ménage le vendredi, puis le samedi, il y avait presque toujours un char (auto) devant la porte: c'était des gars qui venaient se faire faire les cheveux. Il y en a qui me donnaient cinq cennes, d'autres dix cennes. Quand on avait dix cennes, on était content.

La guerre de 14-18 était pire que la dernière qu'on a eue (1939-1945). D'abord, il y avait la patrouille à cheval. Puis le soir, ils se promenaient. Ils rentraient dans les maisons, puis ils disaient: "Vos papiers". C'étaient tous des Anglais. Ils sont venus une fois chez nous, chez ma mère. Joseph était conscrit. Adélard Desgagné aussi. Adélard s'en est sauvé parce qu'il était fils de cultivateur. Mais Joseph avait dû aller voir le docteur Riverin pour qu'il lui donne un papier. Le docteur Riverin avait écrit sur le papier que Joseph avait une maladie qui s'attrape. Quand Joseph a passé son examen médical, ils (l'armée) l'ont renvoyé tout de suite. Personne n'a voulu lui toucher. Dans la deuxième guerre, j'avais Philippe au front. J'ai pleuré mon chien une secousse. Surtout quand on a reçu un télégramme qui disait que Philippe avait été blessé, mais qu'ils ne savaient pas la gravité de sa blessure. On l'a su rien qu'après. Puis quand il est revenu de l'autre bord (Europe), Joseph, Albert (frère de Joseph) et Isaïe sont partis à Québec pour le voir arriver par le train. On était content. Joseph pleurait comme un enfant. Albert aussi, ça pleurait. S

Entrevue

Zoé Boivin-Fournier, une femme "libérée" dès les années 1920

Propos recueillis par Denis Girard

Zoé Boivin-Fournier a vécu la libération de la femme un peu en avant-gardiste en raison de l'éveil hâtif d'un esprit conquérant et hardi. Née au Lac-Bouchette en 1905, elle grandit dans son village. Elle vient habiter Laterrière quelques années après son mariage et y demeure encore aujourd'hui.

Fille de notre région, elle a vécu ici, à sa manière, la révolution sociale qui devait apporter tant de changements dans la condition féminine.

D. Vous avez grandi au village?

Z. J'ai été élevée au Lac-Bouchette. Mon père n'était pas cultivateur. Il était journalier-coureur de bois. Il est arrivé au Lac-Bouchette avec les Jalbert qui avaient ouvert le village et c'est lui qui dirigeait les gens. Lorsque les Jalbert ont vendu à la Compagnie Dubuc, mon père a été "vendu" aussi automatiquement. Mon père était alors assistant-mesureur de bois, l'hiver.

D. Est-ce que cette profession était bien considérée dans le village?

Z. Mon père était bien considéré parce que c'était un homme qui avait beaucoup d'esprit, qui était au service de tout le monde, qui était capable de faire n'importe quoi, excepté d'écrire. Il gagnait bien sa vie pour le temps.

D. L'équivalent d'un cultivateur ou mieux?

Z. C'était peut-être mieux... Les cultivateurs autrefois n'avaient pas beaucoup d'argent, ça dépendait de la situation des cultivateurs. Nous étions bien regardés, nous autres, la famille Boivin, à cause du statut de papa et à cause de ma mère qui rendait service à tout le monde — s'il y avait des malades dans la paroisse, c'est maman qui allait les soigner. Nous étions une famille pleine de ressources.

D. Quelle était l'influence de la mère dans la famille, dans votre temps?

Z. Ma mère avait toute l'influence du foyer parce que mon père, qui était un coureur de bois, était rarement à la maison. Lorsque je suis née, mon père n'était pas à la maison. Il m'a connue à l'âge de six mois. Alors, ça veut dire que la mère, autrefois, dans ces conditions-là avait le potentiel voulu pour le faire. Ma mère était capable et c'est elle qui prenait les décisions pour la marche d'un bon foyer. Plusieurs femmes étaient dans le cas de ma mère pour conduire la maison, mais entre autres, ma mère, je peux dire que c'est elle qui a dirigé sa maison et ses enfants. Évidemment, l'argent manquait en certaines circonstances pour faire instruire une famille, cependant un moment donné, ma mère prenait des pensionnaires, comme des commis de magasins, chef de gare et des voyageurs de commerce. C'est avec cet argent-là que ma mère nous a fait instruire. Je suis, moi, la quatrième qui ait bénéficié d'une instruction, sur dix enfants, cinq garçons et cinq filles; mais un seul garçon a eu un plus haut degré d'instruction, parce que les autres, c'était ceux qui aidaient. Alors, c'est seulement mon frère Siméon qui a fait son cours au patronage St-Vincent-de-Paul à Québec et pour être capable de faire instruire cet enfant-là, ma soeur qui était mariée et demeurait à Québec, le prenait en pension et il allait au patronage. Lorsqu'il en est sorti, il était comptable, peut-être pas agréé, mais une sorte de secrétaire. Il s'est engagé au C.N.R. comme télégraphiste et a fait carrière là-dedans.

Pour mon père et ma mère, leur but dans la vie, en élevant une famille, c'était de leur donner un potentiel de vie où ils puissent se donner, n'être pas un numéro mais être quelqu'un qui apporte quelque chose.

On avait un milieu intellectuel chez nous.

J'avais un frère aîné qui était un type qui lisait beaucoup. Il achetait des volumes et les apportait à ma mère. Ma mère n'avait pas le temps de lire. Pendant que ma mère faisait du pain ou faisait de la couture, c'est nous qui lisions. J'ai lu *"Le Comte de Monté-Cristo"*, *"La porteuse de pains"*, *"Maître de Forges"* et plus avancé que cela, j'ai lu *"Histoire des Papes"*. On recevait des livres. L'été, on suivait mon père qui était gardien de chalets et on lui lisait des histoires et c'est de même qu'on a acquis des connaissances.

Photo: Zoé Boivin-Fournier

Zoé Boivin-Fournier en 1925.

D. Lorsque vous étiez jeune fille?

Z. Déjà, enfant, à 7 ans. La minute qu'on commençait à savoir lire, on lisait pour ma mère qui n'avait pas le temps. On lisait tous les feuilletons. Mon frère apportait deux ou trois volumes à la fois.

D. Des volumes religieux?

Z. Les annales, les revues religieuses. Il y avait aussi la *"Revue Populaire"* et la *"Revue Moderne"* qui entraient dans nos maisons. Ça, c'était permis. On a beaucoup lu. Il y avait les journaux qui entraient à la maison. On avait des pensionnaires, alors, on suivait les journaux. On se trouvait à la fine pointe de l'actualité.

J'ai lu *"Madame Bovary"* après mon mariage. Avant de me marier, j'ai lu toute la

SAGUENAYENSIA, Vol. 23 - No 1 — Janvier - mars 1981

série des livres de Magali. J'ai lu "Quo Vadis". Ça, c'était un volume extraordinaire quand on lisait cela! C'était religieux.

Après cela, j'ai lu tout ce qui pouvait sortir de volumes dans ce temps-là.

D. Est-ce que ces livres circulaient en dehors de la famille?

Z. Non. Il n'y avait personne que ça pouvait intéresser autour de nous.

D. On peut dire que vous avez grandi dans un milieu un peu privilégié?

Z. Absolument. Il y avait peut-être trois familles qui avaient un certain statut... L'instruction, chez ma mère, n'était pas le privilège des filles, mais la possibilité de faire instruire les premiers garçons de la famille ne leur avait pas été donnée. Mes parents sont allés passer quelques années aux États-Unis. Ils avaient alors six enfants. Ils se sont installés à Roberval en revenant au pays, alors mes soeurs ont pu fréquenter le couvent de Roberval. Ma mère s'est mariée le 13 octobre 1882 à Hébertville en fille libérée, mais ce n'est pas elle qui avait choisi son mari. C'est mon grand-père qui avait tout arrangé.

D. Vos parents privilégiaient-ils l'instruction des filles?

Z. Il n'y avait pas de privilèges, il y avait des possibilités. Ma mère aurait eu le désir de faire instruire tous ses enfants, également mon père, car mon père était un illettré et il disait: "Madelina, (en parlant de ma mère) fais-les instruire tant que tu pourras". Chez nous, c'était le désir premier de mon père et de ma mère de faire instruire leurs enfants. Ils avaient beaucoup été privés sur ce point-là, c'était leur idéal. Il n'était pas question de dire "je vais avoir tant d'enfants..." dans ce temps-là, car il n'y avait pas de recettes, mais mon père et ma mère voulaient que leurs enfants soient instruits et mes frères les premiers, puis mes soeurs, allaient à l'école jusqu'en 12e année, une fois la 12e année passée, bien... J'avais des frères qui ne commençaient à travailler qu'à dix-huit ans; ils servaient la messe. Et ma soeur de Québec, qui avait une assez bonne instruction aussi, s'est mariée à dix-neuf ans. Ensuite, ma soeur Célina, la deuxième des filles, n'a pas fait de cours spécifique; elle est entrée chez les Soeurs Antoniennes mais sa santé ne lui a pas permis de rester. Elle a travaillé pour le curé Delamarre; elle travaillait pour la revue "Le Messager" de St-Antoine avec Mademoiselle Hélène Delamarre et Mademoiselle Éva Bouchard et c'est comme ça qu'elle avait acquis un certain degré d'instruction. Par la suite, elle est entrée une deuxième fois au couvent, mais une autre fois sa santé a fait défaut. Elle s'est alors dirigée vers les presbytères où elle était ménagère. Elle avait donc une certaine instruction et composait très bien.

D. Si vos parents désiraient que vous soyez instruites, vous autres les filles, était-ce dans le but de vous voir gagner votre vie ou pour vous mieux marier?

Z. C'était surtout pour un idéal de vie. Pas question de savoir si on allait gagner, parce que c'était difficile de se placer dans ce temps-là comme maîtresse d'école; il fallait s'éloigner. C'était pour enrichir notre vocabulaire, enrichir notre personnalité, faire une vie agréable à cause des connaissances que l'on pourrait retirer.

Pour ma mère, le mariage, cela venait après bien des choses. Ma mère voulait qu'on soit instruit, et mon père aussi, pour bénéficier de tout ce qui pouvait se passer au point de vue intellectuel, au point de vue vie plus facile, peut-être monétairement, mais en général pour avoir un statut plus intéressant; pour être capables de coopérer avec les gens et pour être capables de se donner au bien des autres. Parce que en dehors de notre instruction, on aidait tout le monde, quel que soit le métier. Nous allions traire les vaches pour celles qui n'avaient pas le temps. Quand ma mère a envoyé ses filles à Roberval (au couvent), c'était pour les former, avec une belle formation de tous les côtés. Le but de mon père et de ma mère était de faire de nous des hommes et des femmes capables de foncer dans la vie, de donner l'exemple, d'être justes et d'avoir un juste milieu, mais il n'était pas question de mariage ni question de gain. C'était un idéal de ma mère de viser plus haut pour ses enfants pour une vie plus facile, plus cultivée, plus intéressante, pour être capables de se débrouiller dans la vie, pour être capables de faire face à toutes les situations. Je n'ai jamais entendu ma mère dire: "mariez-vous".

Le mariage, c'était majeur pour toutes les filles en général. Pour moi, ce n'était pas majeur. Je ne pensais pas au mariage. Ça ne me disait rien. Ma soeur qui a fait son cours avec moi et ensuite un cours de garde-malade ne s'est jamais mariée; elle est morte à 50 ans. Après avoir fait l'école un bout de temps, elle est allée faire son cours de garde-malade. Autrefois, être une garde-malade, ce n'était pas beau. On disait que ce n'était pas un métier honorable, il fallait qu'elles aillent toucher les hommes, toutes sortes de choses du genre... Alors, mon père n'était pas vraiment pour ça, surtout à cause des scrupules.

D. Vous-même, vous êtes quand même mariée jeune, je crois?

Z. À 22 ans. Mais oui, j'ai frappé! Que veux-tu que j'y fasse, il m'est tombé dans l'oeil! Mais je ne m'étais jamais arrêtée à penser au mariage.

Je ne me plaçais pas les pieds, parce que je ne prenais pas un homme riche. C'était vraiment l'amour. Alors, il y avait que chez nous que ce n'était pas un but premier, le mariage. J'ai ma soeur qui est morte "fille" à 80 ans.

Je respecte l'idée des autres, parce que je me suis mariée moi-même; je calcule avoir rempli ma mission de mère de famille et d'épouse, mais il reste quand même que ce n'était pas mon premier but dans la vie. Je me suis mariée parce que, je vous l'ai dit, j'ai rencontré M. Fournier qui était assistant-ingénieur et une amie sortait avec l'ingénieur. On a fait notre jeunesse avec eux-autres et c'est retourné comme ça. J'ai pris du temps à me décider, mais en fait, je suis sortie un an avec lui. Je l'ai rencontré au mois de mai et je me suis fiancée au mois d'avril suivant.

D. Le fait d'avoir de l'instruction, vous les filles, vous éloignait-il du mariage?

Z. Probablement. On était un peu difficile. Je n'étais pas attirée par le mariage; je n'étais pas attirée par les garçons; je n'ai pas fait de longues fréquentations. Il y en avait qui commençait jeune. J'avais des compagnes de 14-15 ans qui avaient un "chum". On faisait rire de nous autres. Ça nous prenait un "chum". Dans ce temps-là, on appelait ça un "chum". On nous disait, "tu vas rester sur la tablette", "tu vas rester sur la branche". Si tu allais dans une veillée et que tu n'avais pas de "garçon", ça ne faisait pas. Moi, l'histoire du mariage, ça ne m'intéressait pas. C'était le but principal de toutes les jeunes filles. Moi, je n'ai jamais préparé de trousseau comme toutes mes compagnes. Quand je me suis mariée, je me suis achetée ce qu'il fallait. Je n'ai donc pas apporté de trousseau. D'abord, je ne brodais pas, j'étais myope. Chez moi, seule ma soeur aînée avait préparé un trousseau, je pense. Je ne suis pas partie de la maison paternelle avec une valise pleine de draps, mais mes parents m'ont donné quelque chose qui, aujourd'hui me fait vivre et qui m'a permis d'aider mon mari, de faire instruire mes enfants.

Les filles, nous enseignions et nous donnions l'argent à nos parents. Moi, j'ai enseigné de 1922 à 1927 et j'ai arrêté d'enseigner au moment du mariage. Je n'ai rien apporté à mon mari, ni trousseau ni somme d'argent. Je faisais l'école et je donnais l'argent à mes parents. Mon père allait retirer ma paie au bureau de la Commission Scolaire. Je ne voyais donc pas ma paie. J'ai vu

ma paie la dernière année où j'ai fait l'école parce qu'à ce moment-là, ils nous ont payés en chèque.

D. Cela veut dire que vous étiez très soumise?

Z. Très, à l'autorité paternelle. D'abord, c'est mon père qui était allé m'engager. On lui avait dit: "À Zoé, on va lui donner $150.00 par année". "Pourquoi pas $300.00 comme les autres?", leur demanda mon père. Ils ont répondu: "Elle demeure chez vous".

J'écrivais beaucoup dans mes moments de loisir. Un dimanche, je demande à ma mère: "Veux-tu que j'aille me chercher un petit calepin?". Elle me demande combien cela coûte. Je lui réponds: "Quinze sous". Je l'assure que si elle veut bien me le donner, elle ne le regrettera pas, parce que je vais écrire de belles choses. Elle me répond: "Va t'en chercher un". Je ne pouvais donc pas prendre l'argent que j'avais gagné.

Lorsque je me suis mariée, je n'avais donc pas d'économies. Mon mari non plus. Nous nous sommes mariés en août et la Compagnie de Pulpe, pour laquelle mon mari travaillait, a fait faillite en novembre. Il s'est donc retrouvé sans travail. On s'est installé finalement à Jonquière. Il travaillait comme agent d'assurances; ce n'était pas un métier payant à l'époque.

Je me suis donc mariée sans rien apporter dans le ménage. Je considère que ma dot, c'est mon instruction. Aujourd'hui, je retire le fruit des sacrifices que mes parents ont fait pour me faire instruire.

Mon instruction m'a servi quand j'ai commencé à travailler en 1955, une fois ma famille élevée; j'avais alors 50 ans. J'ai travaillé jusqu'en 1975. J'ai fait la maternelle à plein temps de 1960 à 1969; c'est la seule période où je travaillais à plein temps. La dernière année, je suis allée ouvrir une classe de maternelle à l'école de l'Anse-Saint-Jean. J'y suis restée un an seulement.

J'ai tenté de donner le même idéal à mes enfants considérant que l'instruction est la chose la plus valable que des parents puissent transmettre. J'ai essayé de leur donner un idéal de vie pour eux, celui d'être autre chose que des numéros. Tous mes enfants sont instruits et au travail.

J'ai eu onze enfants, sept garçons et quatre filles. J'en voulais douze, mais je n'en ai eu rien qu'onze.

D. Pourquoi vouliez-vous une grande famille?

Z. Parce que je trouve que la vie, c'est un don. Le don que j'avais eu de ma vie, je voulais le transmettre à d'autres enfants parce que le don de la vie, c'est quelque chose de merveilleux, c'est extraordinaire. Nous autres, quand on se mariait, il n'était pas question de penser "sexe". Cela venait après. Cela venait si après que, moi, avant de me marier, je suis allée faire une neuvaine à Notre-Dame-de-Lourdes (où je réfléchissais à mon prochain mariage). La seule chose qui me retenait, c'était cela, le sexe. Non pas par scrupule, mais par fierté et orgueil de garder mon corps à moi. Et en se mariant, notre corps, il faut bien le laisser. J'avais dit un jour à ma mère, ce n'est pas possible que cela arrive. Elle m'a dit: "Ma fille, il faut que tu remontes plus haut".

D. Étiez-vous instruite des "choses de la vie?"

Z. Oh oui! J'avais lu *"Tout ce qu'une jeune fille devrait savoir"*, *"Tout ce qu'une jeune femme devrait savoir"*. Je me rappelle qu'un soir, alors que j'étais fiancée, mon livre, qui était sur ma table de chevet, avait disparu. Je savais que c'était ma mère qui l'avait pris. Je dis à maman: "Tu as pris des livres dont tu n'as pas besoin; moi, j'en ai besoin. Je suis assez vieille pour savoir. Tu ne m'as jamais instruite. Maman, je n'entrerai pas dans le mariage en pensant qu'ils vont me couper le ventre, sans savoir par où l'enfant vient. Tu peux en être sûre. Tu vas me remettre le livre. J'ai vingt-deux ans, tu n'as pas le droit de toucher à ce volume-là. Tu peux le lire; lis-le, cela va te faire du bien, tu vas comprendre pourquoi je le lis". C'était un scandale de lire cela. Je me rappelle que je le prêtais, en cachette.

Je les avais fait venir par des annonces dans la *"Revue Populaire"*. Je les payais avec l'argent qu'on me donnait lorsque je rédigeais des adresses ou lorsque j'allais garder des enfants.

Les garçons étaient plus renseignés que les filles, je pense. Je crois que mon mari aussi devait avoir lu sur le sujet.

D. Était-il question pour vous de contrôler les naissances?

Z. J'ai acheté mon calendrier Ogino-Knaus au cours de mon voyage de noces; non pas parce que je ne voulais pas avoir d'enfant, mais je voulais les contrôler. Moi, à quarante ans, j'ai dit à mon mari: "C'est fini! Le calendrier à la tête du lit". Nous avons quand même éloigné un peu la famille. Il y a une femme qui s'est mariée en même temps que moi et qui a eu vingt-deux enfants. Je n'ai pas eu des enfants tous les ans. Ils ont dix-sept ou dix-huit mois. La méthode nous protégeait.

C'était secret. Lorsque je suis arrivée à Laterrière, des dames sont venues me demander pour faire le calendrier. Je me rappelle que monsieur le Curé m'avait fait venir et me l'avait défendu. (Nous sommes à la fin des années '30). La méthode Ogino-Knaus n'était pas tellement connue. Moi, j'en avais parlé à une de mes amies, alors cela s'était su.

On était marqué du doigt si on éloignait la famille. Pour le curé, même si tu étais malade et que tu avais une douzaine d'enfants, il disait: "C'est ton devoir, fais-le". Fallait que tu sois enceinte quand tu étais mariée. Après un enfant, un autre. Fallait que tu sois enceinte.

D. Les femmes écoutaient-elles les avis du curé?

Z. Plusieurs. (Il se trouvait toujours des femmes qui dérogeaient et avaient même des enfants en dehors du mariage). Fallait bien qu'elles l'écoutent. Ce que le curé disait, c'était: "C'est ton devoir, fais ton devoir" et autrefois, on disait: "Sauvez l'enfant même au détriment de la mère". C'était terrible!

Autrefois, c'était: la femme est à la maison pour avoir des enfants pour le pays, pour la colonie. C'était pour le pays, au commencement. Les hommes, eux, avaient du plaisir et avaient toutes les permissions. Les femmes, elles, devaient demeurer à la maison, fallait qu'elles aient des enfants, fallait qu'elles produisent. Malade ou pas, fallait que tu aies des enfants.

Il y avait des cas pitoyables où des femmes ont eu des enfants, ont eu des relations sexuelles avec leur époux, de façon cruelle.

Les curés, (j'ai déjà parlé contre les curés, en pleine radio)... Présentement, lorsque je parle des curés, je ne voudrais pas que certains curés d'aujourd'hui soient atteints dans leur sacerdoce. Quand je parle des curés qui ne voulaient pas limiter les naissances, je pense au point de vue sécurité de la femme, de sa santé, non pas que je blâme le prêtre d'autrefois, c'était leur mentalité.

L'enseignement des prêtres, c'était qu'il n'était pas permis d'arrêter la famille. La femme automatiquement ne pouvait pas se refuser à son mari, quel qu'il soit même si c'était une brute. Il fallait qu'elle se donne à son mari. Cela avait deux côtés. Si tu ne voulais pas avoir d'enfant, fallait que tu jeûnes, mais on disait: "Elle n'a pas d'enfant, mais son mari trotte". La femme était responsable de la moralité de son mari et cela existe encore aujourd'hui. Les gens disent encore: "Ah! celle-là, elle n'a pas soin

de son mari". Si la femme recevait un homme, c'était un scandale, mais l'homme lui, pouvait courir.

D. Quel changement voyez-vous aujourd'hui au point de vue de la mentalité?

Z. Personnellement, je ne puis accuser ni prêtre ni personne de m'avoir influencée pour ma famille. Je voulais douze enfants et j'en ai eu onze. Je les ai eus avec tout mon amour. Chaque enfant était désiré. J'ai été élevée dans un milieu assez large, mais aujourd'hui, lorsqu'une femme me dit qu'on ne pourrait pas avoir une aussi nombreuse famille, c'est là que je suis en désaccord. Nous avons élevé onze enfants presque sans argent. Aujourd'hui, pas beaucoup de foyers peuvent apporter le prétexte de l'argent pour limiter la famille. Cependant, je comprends leur situation et moi-même, il m'arrive de dire que c'est assez. J'ai un fils qui a quatre enfants et je trouve que c'est une grosse famille. Parce qu'aujourd'hui, ce n'est pas la même chose qu'autrefois. Je suis assez compréhensive vis-à-vis les jeunes d'aujourd'hui.

D. La femme au travail, qu'en pensez-vous?

Z. J'ai été moi-même sur le marché du travail. J'ai fait l'école privée à la maison. Je ne sortais pas, mais j'étais sur le marché du travail quand même.

Très vite, je me suis occupée d'associations et de bénévolat. Je sortais beaucoup.

D. Était-ce rare à ce moment pour une femme d'être sur le marché du travail?

Z. Ce n'était pas toutes les femmes qui travaillaient à l'extérieur. Mais si vous pensez aux femmes qui tenaient magasin avec leur mari, les femmes qui, comme ma mère, prenaient des pensionnaires, c'était des femmes qui travaillaient aussi. Mais seulement, lorsque je suis sortie pour enseigner, cela a été un scandale. Je me suis fait prêcher par le curé.

Je suis pour que la femme vive dans un milieu qui lui plaît. Si son milieu familial lui plaît, si elle s'enrichit dans son foyer, je la respecte. Quand elle va sur le marché du travail, je trouve qu'elle fait très bien aussi, comme celle qui reste à son foyer.

D. Avez-vous déjà songé à faire de la politique?

Z. Non, pas du tout. Lors du référendum, j'ai été demandée pour témoigner en faveur du oui et en faveur du non. J'ai refusé. Je suis neutre.

Je trouve très bien que les femmes s'impliquent si elles ont le désir de le faire. La femme doit aller là où l'homme va si elle est capable de le faire. Je ne me suis pas impliquée, moi. J'aurais pu m'impliquer étant plus jeune. On m'avait demandée pour devenir commissaire d'école. Je ne pouvais pas parce que mon mari n'aimait pas que je le fasse. Si j'étais complètement indépendante de lui à plusieurs points de vue, je n'aimais pas non plus lui déplaire. Je me suis occupée de toutes sortes de choses sauf de politique. On m'a souvent approchée. Cela m'aurait tentée. Nous n'étions par riches, je devais solliciter des emplois d'été pour mes garçons pendant leurs études. Pour les obtenir, il ne fallait pas s'afficher contre le parti au pouvoir.

Je suis neutre, mais je suis pour le bon sens.

Je n'ai jamais pris aucune responsabilité dans des organismes de politique locale. Je me suis impliquée dans toutes les associations qui avaient besoin de mes capacités de franc-parler, de plume facile. J'ai même été correspondante au "Soleil", ou "Progrès du Saguenay"; ma plume m'a beaucoup aidée.

Les femmes qui demandent l'aide des politiciens pour des projets sociaux, tel que l'assistance auprès des personnages âgés, ne sont pas toujours prises au sérieux.

Moi, personnellement, j'ai toujours obtenu l'aide que je sollicitais auprès de mon député fédéral. Pas question de parti là-dedans; il est là, toujours présent.

D. Voulez-vous faire un parallèle de l'influence de la femme au sein de la famille, de la société d'hier et d'aujourd'hui?

Z. L'influence de la femme dans le foyer a toujours été primordiale autrefois. Je parle au milieu de la famille, mais pas dans les questions d'affaires extérieures. Tout ce qui regardait le milieu familial, l'éducation des enfants, leur conduite, tout ce qui regardait les affaires internes. Pour les décisions d'achat ou de vente de terre, de déménagement, c'est le mari qui les prenait. La femme devait accepter.

La femme était le soutien de l'homme, ça, ça a toujours été. Aujourd'hui, dans les jeunes ménages, c'est plutôt part égale. Je vois un gros changement-là.

Au cours de ma vie, j'ai vu une évolution très importante dans la situation de la femme au sein du ménage.

Je pense que ce qui a manqué et ce qui cause aujourd'hui bien des dissolutions de mariage, c'est que cela n'a pas été compris assez tôt, que le travail domestique doit être partagé, entre l'homme et la femme comme cela se fait de plus en plus maintenant. Je pense qu'il y a plus de divorces dans les mariages anciens que dans les mariages récents parce que l'union est faite sur une base plus compréhensive. L'homme va s'occuper de l'enfant, faire le marché. Le partage des tâches semble plus juste.

La femme a évolué plus vite que son mari. L'homme d'autrefois n'a pas assez aidé sa femme à la maison. Ce que j'admire aujourd'hui, l'homme et la femme s'entendent sur tous les sujets. Il y a un dialogue. Sur ceux que je connais et d'après ma grande expérience, je crois qu'il y aura toujours des femmes pour trouver leur mari trop égoïste. Mais, comme l'égoïsme, c'est la part de l'homme. On a toujours dit que l'homme est égoïste. Maintenant, l'égoïsme existe chez les deux.

Il y a des choses qu'une femme doit garder en priorité: la délicatesse, la politesse, la façon d'approcher un homme pour lui faire dire oui quand il a l'intention de dire non; ça prend une finesse extraordinaire. Ce que la femme a de mieux, elle doit le garder. La joliesse, la finesse d'esprit, la tendresse, tout ce qui fait le cachet d'une femme, il faut le garder.

D. Vous dites que vous avez toujours été une femme libérée. Considérez-vous que vous étiez différente des autres?

Z. Je pense que oui. Je me fiche de ce qu'un autre peut penser de moi, mais je ne me fiche pas de ce qu'on peut dire de ma moralité.

C'est évident que l'évolution de la femme n'a pas été faite en vitesse. Ça été très long. Elle a été trop rapide à un certain moment donné, nous en avons perdu le contrôle, un peu comme dans le système d'éducation, ça allait trop vite.

Présentement, il y aurait peut-être quelques critiques à faire. On ne tient pas autant qu'autrefois aux valeurs traditionnelles, comme la maternité. Qu'on le veuille ou non, la femme a une mission dans le foyer qu'on n'est pas capable de laisser à l'aventure parce que si on veut donner des principes et un idéal de vie, il faut que la femme reste avec ses valeurs morales. Ce que je regrette le plus, c'est que certaines personnes oublient leurs valeurs morales. Les valeurs morales, tu ne peux pas les enlever à quelqu'un. Moi, je suis une femme libérée, je suis peut-être un peu grivoise parfois. J'ai déjà été peut-être trop libérée dans mes paroles.

D. Quelle a été votre influence dans la libération des femmes de votre milieu?

Z. J'ai ouvert certaines portes. Dans ce que j'ai fait, j'avais une certaine influence. S

Une femme - cinq générations - cent visages

Textes et dessins d'Hélène Vincent

Qui de nous ne l'a pas ressentie cette influence magique du passé? Une date mémorable a surgi dans notre pensée et aussitôt, les années qui nous en séparent semblent n'avoir jamais été. Rien ne s'interpose entre notre vision et le passé évoqué.

Il apparaît si près ce passé qu'il nous effleure comme un doux vent d'été qui bercerait les hautes herbes d'un champ. Et ce n'est pas tout à fait une illusion. Nous touchons le lien qui nous y rattache et nous mesurons une fois de plus sa force et sa solidité.

Nous semblons éprouver ce sentiment si bien formulé par un écrivain traditionaliste "d'être non pas une individualité, ni une génération isolée, mais la continuation de quelqu'un et de quelque chose" ... bref, la prolongation d'autres existences, d'une oeuvre commencée.

Ces disparues dont la pensée revit en nous, il nous semble parfois les avoir connues et qu'elles nous ont prévus et devinés; il nous semble même, à certains moments, qu'elles sont parmi nous, qu'elles restent notre ombre ou que nous sommes devenus leur reflet.

Aujourd'hui, devant ce secrétaire ancien où j'écris, j'ai l'impression qu'une autre est venue s'y asseoir. Sur la feuille où sa tête s'est inclinée, s'étale une large manche à l'ancienne mode. Sa main trace des lignes et des courbes, plusieurs fois effacées et recommencées, avant de produire la forme définitive de l'esquisse qui servira de modèle à la confection de la robe convoitée.

De cette vision fugitive, quelque chose demeure; quelques feuilles jaunies sur lesquelles apparaissent des croquis de mode, presque effacés par le temps.

Cependant, elles sont là ces pages antiques qui nous révèlent une analogie avec celles toutes modernes de la mode d'aujourd'hui, comme la ressemblance d'une grand-mère avec sa petite-fille. Quelque peu réduit qu'il apparaisse, leur pouvoir de suggestion se dégagera pour vous offrir la belle histoire imagée d'une femme, de cinq générations et de cent visages.

D'abord, rappeler l'arrivée à Grande-Baie des épouses des premiers pionniers, c'est faire une bien jolie promenade dans le passé; la véritable et courageuse histoire de notre colonisation.

C'est aussi faire une incursion qui est loin d'être dépourvue de charme et de beauté. Ces premières arrivées, qu'elles aient été habillées de soie ou de velours, de grosse toile ou de bouracan, toutes, semble-t-il, eurent ce souci très féminin d'être élégantes et belles.

Issues, pour la plupart, de vieilles familles de Charlevoix, elles possédaient, en plus d'un trousseau très impressionnant en quantité et en qualité, des vêtements de travail et de rechange, plus une ou deux toilettes pour les dimanches et jours de fête. Certains actes de donation notariés en font foi.

Ces vêtements et pièces de lingerie étaient pour la plupart le résultat de ces longues soirées d'hiver au cours desquelles la mère enseignait à ses filles à filer, à tisser, à broder et à composer des modèles et des motifs.

Aussi, l'inspiration de notre folklore provient-il de ces longues heures pendant lesquelles se sont transmises, de génération en génération, les expériences acquises.

C'est ainsi que se façonna l'âme de notre région, et c'est également de cette façon que notre costume évolua.

1840-1850:

Nos aïeules avaient le souci du confort. Aussi, les lignes de force des années 1840-50 étaient taillées dans des tissus souvent tissés par ces dernières. Le modèle ci-haut est celui de base auquel venaient s'ajouter quelques fantaisies selon l'inspiration de chacune. À l'époque de la colonisation, il est juste de croire que l'ensemble du costume demeura un modèle traditionnel pendant au moins deux décennies.

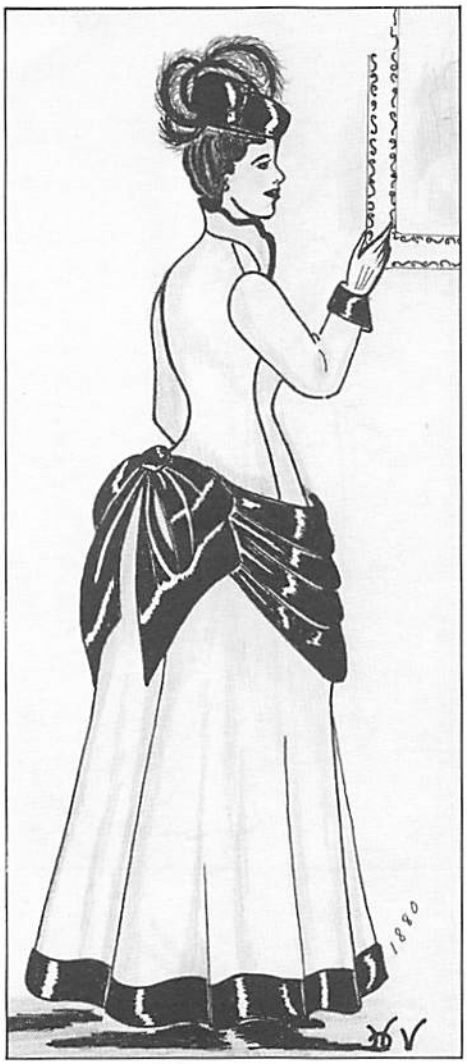
SAGUENAYENSIA, Vol. 23 - No 1 — Janvier - mars 1981

1860:

C'est l'époque de la célèbre crinoline dans l'histoire du costume. Née en France, elle porta loin son influence. Notre région naissante ne manqua pas à cette loi nouvelle et l'on vit se promener, dans les rues de nos villages, de jolies dames portant corsage ajusté et jupe gonflée par une crinoline.

1870:

C'est le règne de la tournure qui permet à l'ingéniosité de la femme mille fantaisies. Nous la devons à un jeune couturier anglais qui s'en inspira en observant, un jour sur la rue, des balayeuses qui avaient replié leur large tablier dans leur ceinture. La tournure, elle, allait afficher une prédominance parfois extravagante et embarrassante. Les femmes de notre région, toujours soucieuses de leur élégance, adoptent cette mode nouvelle avec, cependant, beaucoup de réserve.

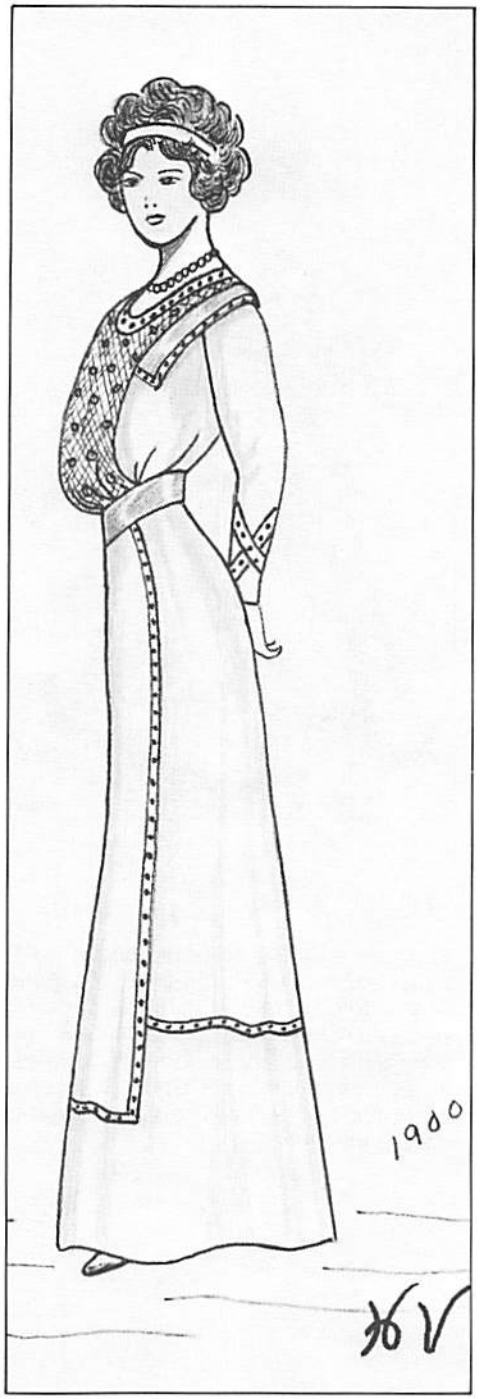


1880:

Le costume féminin arbore une ligne plus sobre. Les dentelles et falbalas se font plus rares. La tournure est déplacée; de la taille, elle est descendue à la hauteur du siège. La longueur est toujours au ras du sol et le sera plusieurs années encore.

1890:

La mode exagérée de cette époque est le cauchemar des courturières. Plusieurs verges de tissu, taillées dans tous les sens, sont nécessaires à la confection. Les cols sont larges, les manches fortement gonflées et les jupes sont très évasées du bas. Les chapeaux sont pour le moins extravagants dans la garniture.

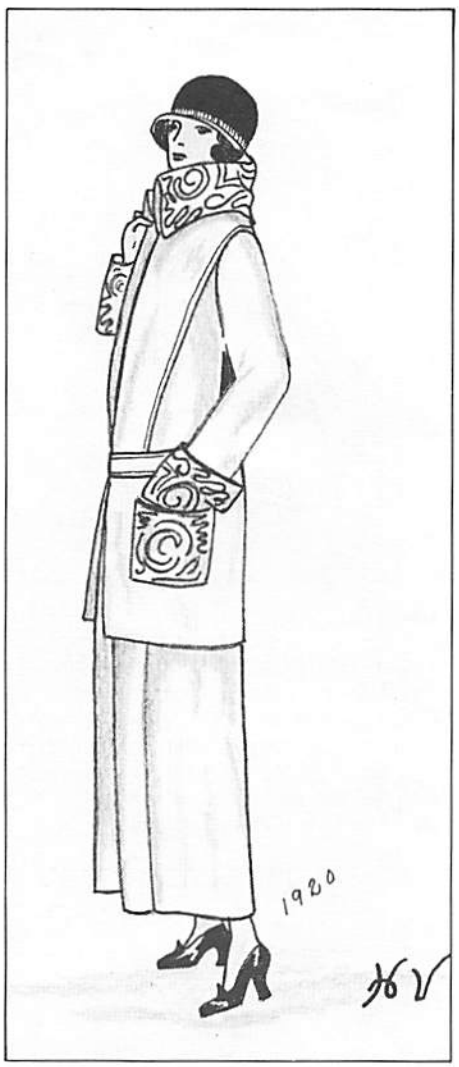


1900:

La naissance du vingtième siècle apporte, avec lui, un heureux équilibre dans la création du costume féminin. Ce sont des lignes de force classiques mais qui donnent à la femme une silhouette d'une grande souplesse. Cet effet est produit par des vêtements de base imaginés pour créer cette nouvelle silhouette. À remarquer que les jupes sont toujours près du sol.

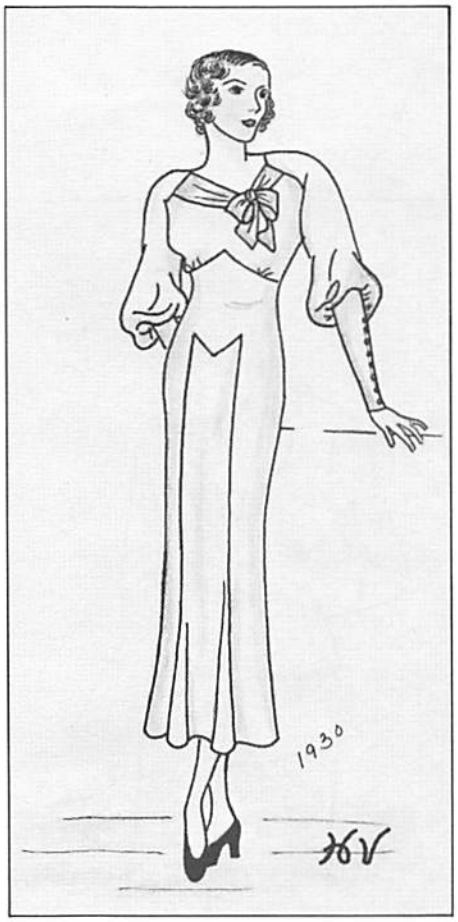
1910:

C'est la découverte des tissus légers et souples. La fantaisie atteint son paroxisme et les femmes présentent une silhouette légère et gracieuse. Aigrettes, boas, renards, larges rubans et jupes au-dessus de la cheville sont autant d'éléments qui marqueront une époque qui, en 1980, connaissent un retour en force.



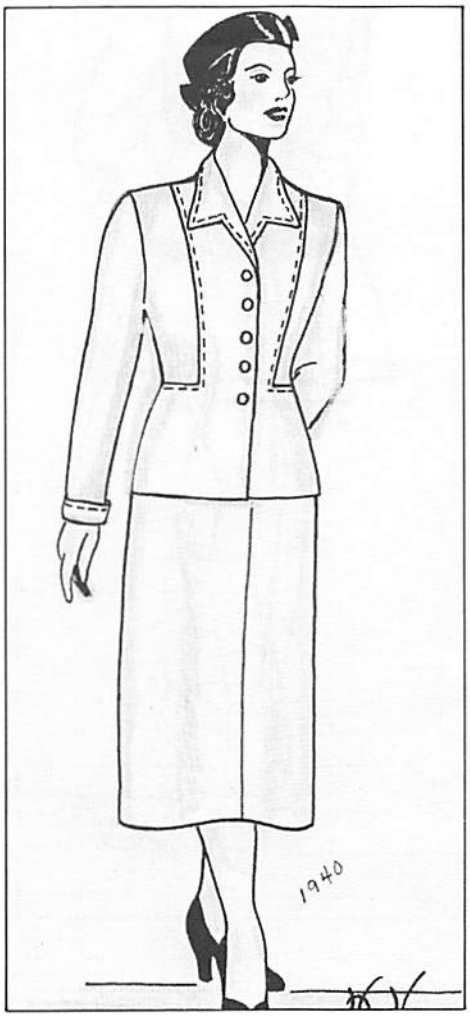
1920:

La mode devient soudainement sévère. Les lignes sont droites et près du corps. La bottine fait place au soulier et c'est au cours de cette décennie que les jambes furent exposées pour de bon. Cependant, l'apparition des bas de couleur chair fut une innovation contre laquelle allaient s'élever les plus hautes autorités religieuses.



1930:

C'est l'époque de la féminité. Le crêpe et la soie, joliment drapés, produisent une silhouette des plus gracieuses. Cependant, l'attention est portée sur la confection des manches qui sont le critère le plus décoratif des vêtements de cette époque.

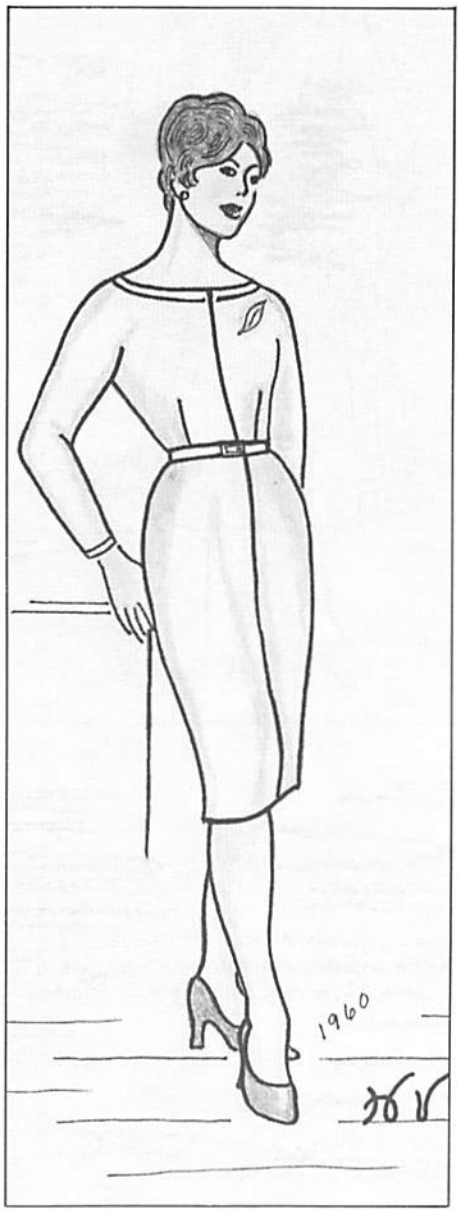


1940 (début):

Les restrictions du temps de guerre produisirent une silhouette sévère ... épaules carrées, jupe courte et étriquée. Plusieurs matériaux étant réquisitionnés pour fins militaires, certains vêtements et accessoires subirent une chute d'apparence et de qualité.

1950:

Cette décennie connaîtra le retour de la crinoline. Les corsages sont ajustés et la taille fortement ceintrée. Les jupes sont très évasées et l'ourlet du bas est monté à la mi-jambe. C'est une mode jeune et gaie qui apporte à la femme une allure de jeunesse.

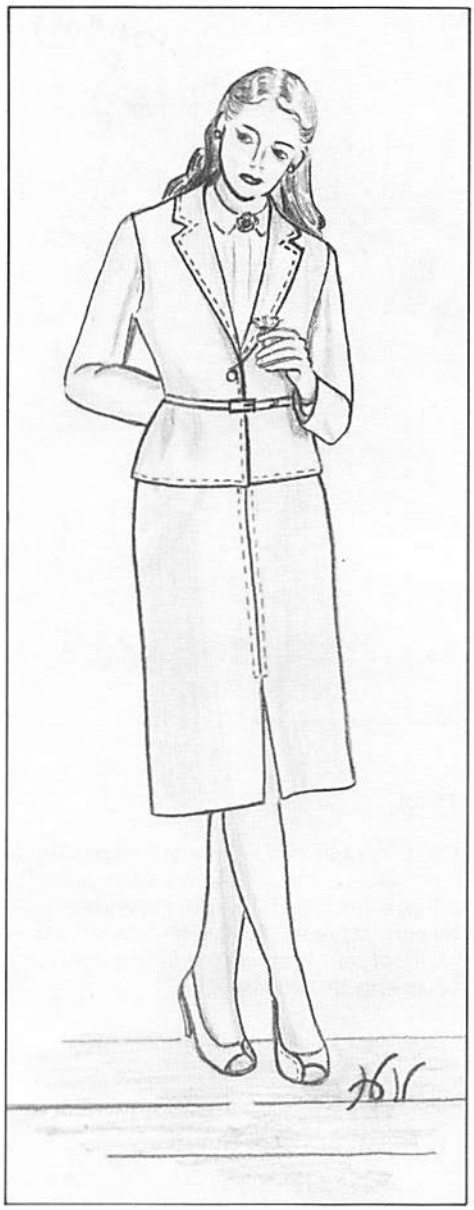


1960:

La mode des années 60 fut la plus sexée de son histoire. Les lignes épousent les formes du corps pour donner une silhouette fidèle de la femme. L'ourlet du bas de la jupe très étroite se situe juste au-dessous du genou. C'est au cours de cette décennie que la femme applique la plus grande désinvolture dans son habillement.

1970:

C'est le règne de la mini-jupe qui bouleverse tout sur son passage. L'ourlet du bas situé près du sol se met à grimper pour atteindre la mi-cuisse au début des années 70. Jamais depuis l'antiquité la femme n'avait fait preuve d'autant d'audace. L'ourlet du bas fut coupé à la limite possible. Pas plus qu'ailleurs, notre région n'échappa à cette mode.

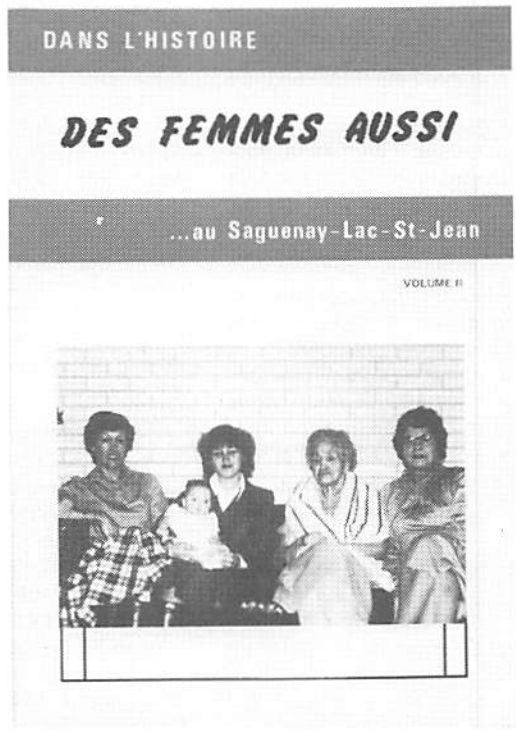


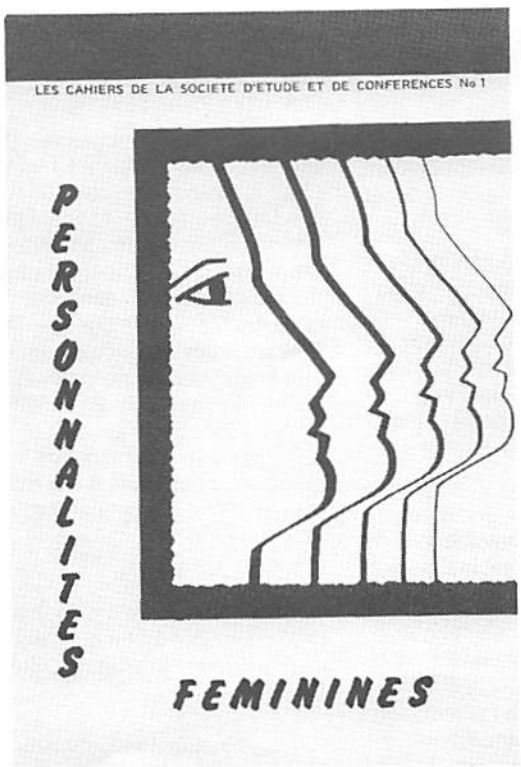
1980:

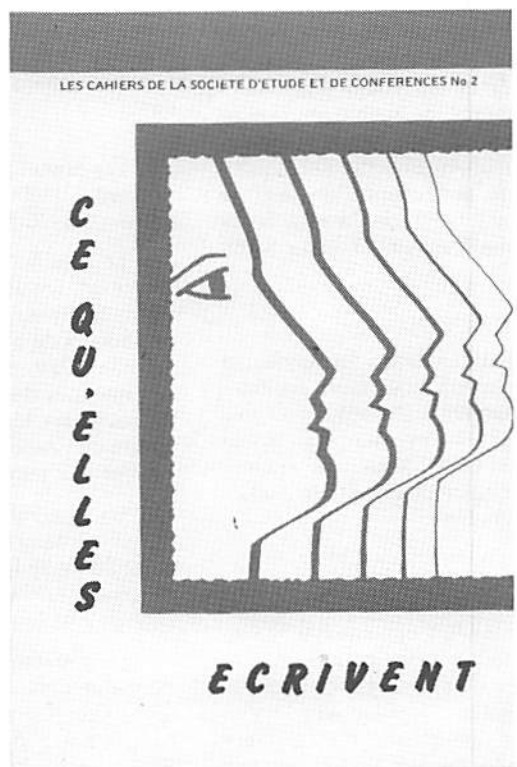
La silhouette actuelle de la Saguenayenne en est une de grande classe car elle reflète bien ce caractère de liberté et d'autonomie qu'elle a acquise. Elle a tranquillement fait son chemin et la gracieuse image qu'elle dégage aujourd'hui est celle de ses origines, issue d'un grand royaume, celui du Saguenay.

À connaître

DANS L'HISTOIRE...
DES FEMMES AUSSI
...au Saguenay-Lac-St-Jean
VOLUME I


DANS L'HISTOIRE
DES FEMMES AUSSI
...au Saguenay-Lac-St-Jean
VOLUME II


LES CAHIERS DE LA SOCIETE D'ETUDE ET DE CONFERENCES No 1
PERSONNALITES
FEMININES


LES CAHIERS DE LA SOCIETE D'ETUDE ET DE CONFERENCES No 2
CE QU'ELLES
ECRIVENT

Hommage aux fondatrices de nos communautés religieuses

Roland Bélanger

Nous voulons ici rendre un hommage particulier aux femmes qui se sont dévouées et qui se dévouent encore dans la région au sein des différentes communautés religieuses. Elles se manifestent dans l'adoration du Saint-Sacrement, l'animation missionnaire, la contemplation, l'éducation, la santé, le service au clergé, le soin des infirmes et des personnes âgées, et quoi encore...

Nous ne prétendons pas apporter une information complète sur le sujet, n'ayant pas tout l'espace nécessaire pour ce faire, ni la documentation suffisante. Aussi, nous serions très heureux si nos lectrices(teurs) nous faisaient parvenir des renseignements complémentaires. Nous aurons très certainement l'occasion de revenir sur ce sujet.

ADORATION

Les Soeurs du Très Saint-Sacrement existent depuis le 22 juillet 1903 grâce à Soeur Marie-Pauline (Louise-Charlotte Gibouin) et Soeur Aimée-de-Jésus (Mary Plante).

ANIMATION MISSIONNAIRE

Les Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception oeuvrent dans la région depuis le 2 juillet 1930. L'animation missionnaire se concrétise dans l'oeuvre des retraites fermées et dans l'oeuvre pontificale de la Sainte-Enfance en visitant les familles pour le *Précurseur*. Cinq religieuses constituaient l'équipe fondatrice: Soeur Marie-de-la-Trinité (Marie-Antoinette Perreault), Soeur Marie-de-la-Présentation (Berthe Surprenant), Soeur Gertrude Paradis, Soeur Mechtilde (Louise Vanasse) et Soeur Saint-Vital.

CONTEMPLATION

Le Carmel de Dolbeau fut fondé par seize religieuses venant de Hanoi en Indochine. Elles arrivèrent à Dolbeau le 24 mai 1957. La prieure à l'époque était Soeur Alice-Aimée-de-l'Enfant-Jésus, une Franco-Américaine originaire de Lowell du Massachusetts aux États-Unis.

ÉDUCATION

Les Soeurs de la Congrégation Notre-Dame ouvrent leur premier couvent à Baie Saint-Paul le 12 juillet 1848. Les trois fondatrices étaient Soeur Saint-Jacques, Soeur Saint-Gilbert et Soeur Saint-Luc. En septembre 1936, elles fondent l'École normale à Baie Saint-Paul.

Les Soeurs du Bon-Pasteur oeuvrent dans le domaine de l'éducation depuis le 3 septembre 1864. La fondation de cette communauté revient à Soeur Saint-Édouard (Desneiges Poisson) (1828-1875), Soeur Saint-Philippe-de-Néri (Catherine Mulcahey) (1838-1881), Soeur Sainte-Anne (Marie-Desanges Paradis) (1836-1910) et Soeur Sainte-Gertrude (Ellen O'Brien) (1844-1920). Le 3 septembre 1937, elles ouvrent le collège du Bon-Pasteur où elles enseignent le cours classique aux jeunes filles. Du 7 au 12 septembre, elles avaient déjà inauguré une école normale pour filles à Chicoutimi.

La fondation de la communauté des Ursulines de Roberval remonte au 23 mai 1882 et fut fondée par Soeur Saint-Raphaël (Marie-Éléonore-Malvina Gagné) (1837-1920), soeur Saint-Henri (Vitaline Dion), soeur Saint-François-de-Paule (Élise Gosselin), soeur Marie-de-la-Nativité (Fridoline Létourneau), soeur Saint-Alexandre (Joséphine Poitras).

C'est à Mère-Marie-du-Bon-Conseil (Françoise Simard) (1851-1937) que nous devons la communauté des Soeurs du Bon-Conseil, fondée le 4 novembre 1894 par Monseigneur M.-T. Labrecque. Le 29 janvier 1937, elles acceptent une mission en Afrique. Le 20 mai 1948, elles ouvrent une école normale pour jeunes filles à Chicoutimi.

Les Soeurs de Notre-Dame-du-Rosaire arrivent à Hébertville le 22 août 1894 et venaient de Rimouski.

Le 2 juillet 1904, l'abbé Elzéar Delamarre et Soeur Saint-Antoine-de-Padoue (Anna Villeneuve) fondent la communauté des Soeurs de Saint-Antoine-de-Padoue. Le 18 juin 1929, elles deviennent les Soeurs Antoniennes de Marie-Reine-du-Clergé. Le 30 novembre 1935, elles acceptent une fondation en Chine et les premières religieuses partent le 2 janvier 1936.

En septembre 1908, les Soeurs de la charité de Saint-Louis, dites aussi Soeurs de Saint-Louis-de-France, prennent la direction du couvent de Saint-Irénée. Elles quittent à l'été de 1913.

Le 2 novembre 1930, une communauté française vient s'établir dans la région, soit les Soeurs Sainte-Marie-de-la-Présentation. La première postulante canadienne est Soeur Marie-Romuald (Gabrielle Morin) (1901-).

Le 25 janvier 1955, les Oblates franciscaines de Saint-Joseph arrivent à Naudville (Alma).

Le 27 août 1957, les Sisters of Charity of Halifax arrivent à Arvida. Elles font l'école anglaise aux enfants. Elles quittent Arvida le 3 juillet 1975.

SANTÉ

La fondation de la communauté des Augustines de la Miséricorde de Jésus remonte en 1884. La première équipe fondatrice arrive à Chicoutimi le 24 mai 1884 à 12h00 au son de l'Angélus à bord de l'Union. Voici les noms des religieuses qui la composait: Mère Saint-Gabriel (Julie-Émilie Lamarre), Mère Marie-des-Anges (Marie-Adélina Touchette), Mère Saint-Elzéar (Marie-Célanire Taschereau), Mère Saint-Léandre (Marie-Christine-Laetitia Légaré) et Mère Saint-André Bobola (Henriette Côté).

À noter aussi que les Soeurs Sainte-Marie-de-la-Présentation oeuvrèrent aussi dans ce secteur.

SERVICE AU CLERGÉ

Les Soeurs Antoniennes de Marie s'occupent de l'entretien des communautés de prêtres et des prêtres retraités. À certains endroits, elles possèdent un orphelinat.

ORPHELINATS, SOINS AUX INFIRMES ET PERSONNES ÂGÉES

Les Petites Franciscaines de Marie arrivent à Baie Saint-Paul le 13 novembre 1891. Quatre religieuses constituaient l'équipe fondatrice: Soeur Marie-Égide-d'Assise (Marie-Louise-Rosana Marcil), Soeur Saint-Dominique (Marie-Joséphine-Lumina Bolduc), Soeur Marie-Frédéric (Zélie Perron) et Soeur Marie-Anne-de-Jésus (Marie Bibeau). Elles sont érigées en congrégation diocésaine sous le nom des Petites Franciscaines de Marie de Baie Saint-Paul le 18 février 1892. Le 28 août 1931, elles fondent un orphelinat à Chicoutimi. Les premiers orphelins y entrent le 4 novembre 1931; ils étaient 400. L'orphelinat ferme ses portes à l'été de 1968.

ORDRES SÉCULIERS

Le 8 décembre 1946, la Milice du Rosaire est fondée à Chicoutimi. En 1968, elles deviendront l'Institut séculier de Notre-Dame.

Le 19 août 1957, l'Institut séculier des Oblats missionnaires de Marie-Immaculée arrivent à Jonquière.

SAGUENAYENSIA, Vol. 23 - No 1 - Janvier - mars 1981

Marguerite Belley, 1793-1877

Marguerite Belley (Mme Jean Maltest de Paris).

La fondatrice de Jonquière

Ne pouvant se résoudre à voir partir ses fils Tom et Léandre pour les États-Unis, elle entreprit de les établir elle-même dans la région du Saguenay.

Son mari était membre de la Société des Défricheurs de la Rivière-au-Sable, ce qui lui donnait droit de posséder des lots dans cette région encore inexploitée, mais cet homme était malade. Marguerite Belley, femme de Jean Maltais, dit Jean de Paris, à 54 ans, était mère de 12 enfants (8 garçons, 4 filles), partit de La Malbaie où elle demeurait et vint en 1847 avec ses deux jeunes fils, 15 ans et 12 ans pour défricher ces lots et les établir ici même. Elle fit le trajet à dos de cheval par des sentiers de forêt connus que des chasseurs. Elle vint camper en plein bois au bord de la Rivière-au-Sable. Elle se fixa sur la terre qu'occupe encore aujourd'hui ses descendants. Elle abattit les premiers arbres et, avec l'aide de ses deux fils, elle construisit une cabane d'écorce pour y passer l'été. À l'automne, elle redescendit à La Malbaie pour revenir le printemps suivant. Elle continua ainsi jusqu'au mariage de Tom. Elle devint veuve en 1851.

Bien des fois, il lui fallut remonter le courage de ses deux garçons qui la pressaient et la suppliaient d'abandonner ce lieu d'ennui et de misère. Dérobant à ses enfants ses larmes et ses douleurs, elle les consolait par l'espoir d'un avenir meilleur.

Pendant 15 ans, elle a pu voir se réaliser petit à petit ce qu'elle promettait à ses garçons dans leur accès de découragement; elle a vu se dresser autour d'elle les moulins, les écoles, l'église et de bons chemins s'ouvrir à travers les terres nouvelles.

Elle décéda à La Malbaie en 1877 à l'âge de quatre-vingt-quatre (84) ans. Quelle vie bien remplie et quel exemple de courage pour nous tous.

Les gens de toute la région doivent reconnaître la ténacité et le patriotisme de cette femme admirable.

Le 8 mars, Journée internationale de la femme, l'Édifice administratif construit aux bords de la Rivière-au-Sable portera le nom de Marguerite Belley pour rendre hommage à cette courageuse femme.

Claire Frève

Édifice Marguerite Belley

La Société historique du Saguenay

LA SHS

Fondée en 1934 par Mgr Victor Tremblay, la Société historique du Saguenay collige et conserve tous les ouvrages, tous les types de documents, souvenirs, etc., pouvant servir à l'histoire de la région.

De plus, elle voit à faire connaître et apprécier notre histoire régionale.

Enfin, elle joue un rôle important dans la mise en valeur et la conservation de notre patrimoine.

Votre dépôt d'archives régionales

Après 45 années d'existence, la Société historique du Saguenay est devenue le plus important dépôt d'archives régionales au Canada et le troisième au monde.

Pour plus d'information, veuillez communiquer avec M. Roland Bélanger, archiviste à la Société historique du Saguenay, au numéro de téléphone: 549-2805.

SAGUENAYENSIA

une revue d'histoire régionale
à la mesure
de la
région

Répondant à l'un des objectifs de la Société historique du Saguenay qui est de diffuser et de promouvoir la connaissance du milieu.

SAGUENAYENSIA, fondée en 1959 par Mgr Victor Tremblay, par l'évocation même de son nom, c'est-à-dire "les choses du Saguenay", entend sensibiliser la population régionale à l'histoire de son "royaume".

Réalisée par une équipe de jeunes historiens formés pour la plupart à l'Université du Québec à Chicoutimi et de collaborateurs des diverses disciplines des sciences humaines, SAGUENAYENSIA est *publiée tous les deux mois* par la Société historique du Saguenay.

Présentée de façon originale et illustrée à l'aide du fonds d'archives photographiques de la Société historique du Saguenay, chaque numéro comprend, entre autres:

- un thème central gravitant autour d'un sujet d'actualité historique
- une entrevue sur un sujet particulier
- des mémoires d'ancien
- des résultats de recherche
- une rubrique généalogique
- une série de documents afférents au thème choisi
- des comptes rendus de publications récentes et une bibliographie de publications régionales
- une présentation de fonds d'archives

Comprendre le présent à travers le passé et le passé à travers le présent, telle est bien l'idée qui anime l'équipe de rédaction de SAGUENAYENSIA et qui en fait l'une des principales revues d'histoire régionale au Québec.

Volumes disponibles à la SHS

7	BON DÉSIR	Victor Tremblay	$ 4.00
9	LES OBLATS AU SAGUENAY	Victor Tremblay	$ 3.00
10	LES ESCOUMINS	René Bélanger	$ 5.00
16	CONTEMPORAIN DU GRAND ROI	Paul Médéric	$ 3.50
17	LE PÈRE D'UN PEUPLE	Paul Médéric	$ 5.00
20	MGR DOMINIQUE RACINE	Jean-Claude Drolet	$ 5.00
22	HISTOIRE DE L'IMPRIMERIE AU SAGUENAY	Raoul Lapointe	$ 5.00
23	LE DÉCOUVREUR DU CANADA	Victor Tremblay	$ 5.00
24	TRENTE ROBES NOIRES AU SAGUENAY	Antonio Dragon	$ 4.00
25	ALEXIS LE TROTTEUR	Jean-Claude Larouche	$ 8.75
26	RODOLPHE PAGÉ AVIATEUR	Raoul Lapointe	$ 3.00
27	UN SITE ARCHAÏQUE	J.-Henri Fortin	$ 2.50
35	IMAGES DE ROMÉO VACHON	Georgette Vachon	$ 7.00
	LE SAGUENAY HISTORIQUE	E.-M. Brassard	$ 2.00
	HYMNE AU SAGUENAY, (carte postale)		0.10

REVUE SAGUENAYENSIA COLLECTION de 1959 à 1980 $185.00

Saguenayensia

C.P. 456 — Chicoutimi — G7H 5C8
Membre abonné: $15.00

Nom: .....

Adresse: .....

Ville: .....

Code postal: .....

J'inclus $ .....

Abonnez-moi ☐ **ou renouvelez** ☐ **Envoyez-moi la facture** ☐

(Veuillez ajouter $3.00 pour chaque abonnement adressé à l'étranger).

PENSEZ D'ABORD À VOUS . . .

FAITES VOS ÉTUDES À L'UQAC, une université à taille humaine qui vous offre autant d'avantages que les plus grandes.

DEMANDEZ VOTRE ADMISSION

Pour être admis à suivre des études de premier cycle à temps complet en septembre 1981, il faut faire parvenir une demande d'admission au: Bureau du registraire, Université du Québec à Chicoutimi, 930, rue Jacques-Cartier est, Chicoutimi (Québec) G7H 2B1.

LISTE DES PROGRAMMES D'ÉTUDES 1981-82

L'Université du Québec à Chicoutimi offre une vaste gamme de programmes d'études à ceux qui veulent poursuivre des études à temps complet ou à temps partiel. En voici la liste:

ÉTUDES DE PREMIER CYCLE

SCIENCES DE L'ADMINISTRATION

Baccalauréat en administration
Baccalauréat d'enseignement en administration
Certificat de premier cycle en administration
Certificat de premier cycle en informatique de gestion
Certificat de premier cycle en sciences comptables

SCIENCES HUMAINES

Baccalauréat en sciences de l'activité physique
Certificat de premier cycle en sciences de l'activité physique
Baccalauréat d'éducation au préscolaire et d'enseignement au primaire
Baccalauréat d'enseignement à l'enfance inadaptée
Certificat de premier cycle en enfance inadaptée
Baccalauréat d'enseignement professionnel
Certificat de premier cycle en sciences de l'éducation
Certificat de premier cycle en andragogie
Baccalauréat en géographie
Baccalauréat d'enseignement en géographie
Baccalauréat en histoire
Baccalauréat d'enseignement en histoire
Baccalauréat en sciences sociales
Certificat de premier cycle en réadaptation sociale
Baccalauréat en théologie
Baccalauréat d'enseignement en sciences religieuses
Certificat de premier cycle en sciences religieuses

SCIENCES DE LA SANTÉ

Baccalauréat en sciences de la santé (nursing)
Certificat de premier cycle en nursing communautaire
Certificat de premier cycle en gérontologie

SCIENCES PURES ET APPLIQUÉES

Baccalauréat en biologie
Baccalauréat d'enseignement en biologie
Certificat de premier cycle en sciences de l'environnement
Baccalauréat en génie unifié
Baccalauréat en génie géologique
Baccalauréat en géologie
Baccalauréat en mathématiques
Baccalauréat d'enseignement en mathématiques
Baccalauréat en chimie
Baccalauréat d'enseignement en chimie
Baccalauréat en physique
Baccalauréat d'enseignement en physique

ARTS

Baccalauréat en arts plastiques
Baccalauréat d'enseignement en arts plastiques
Certificat de premier cycle en art et artisanat
Certificat de premier cycle en histoire de l'art
Certificat de premier cycle en théâtre
Certificat de premier cycle en études cinématographiques

LETTRES ET LANGUES

Certificat de premier cycle en espagnol
Baccalauréat d'enseignement en anglais, langue seconde
Certificat de premier cycle en anglais, langue seconde
Baccalauréat en études littéraires françaises
Baccalauréat d'enseignement en études françaises
Baccalauréat en linguistique
Certificat de premier cycle en enseignement du français au primaire
Certificat de premier cycle en enseignement du français au secondaire
Certificat de premier cycle en techno-linguistique autochtone

SERVICES PUBLICS ET COMMUNAUTAIRES

Certificat de premier cycle en animation
Certificat de premier cycle en travail social

ÉTUDES DE DEUXIÈME ET TROISIÈME CYCLES

Maîtrise en sciences de la terre
Maîtrise en productivité aquatique
Maîtrise en ressources et systèmes
Maîtrise en sciences de l'énergie
Maîtrise en éducation
Maîtrise en théologie
Maîtrise en sciences de l'atmosphère
Maîtrise en gestion de projet
Maîtrise en étude des sociétés régionales
Maîtrise en mathématiques
Maîtrise en administration publique (programme extensionné)
Maîtrise en gestion des petites et moyennes organisations
Doctorat en sciences de l'énergie

Pour tout renseignement, on communique avec l'un ou l'autre des endroits suivants:

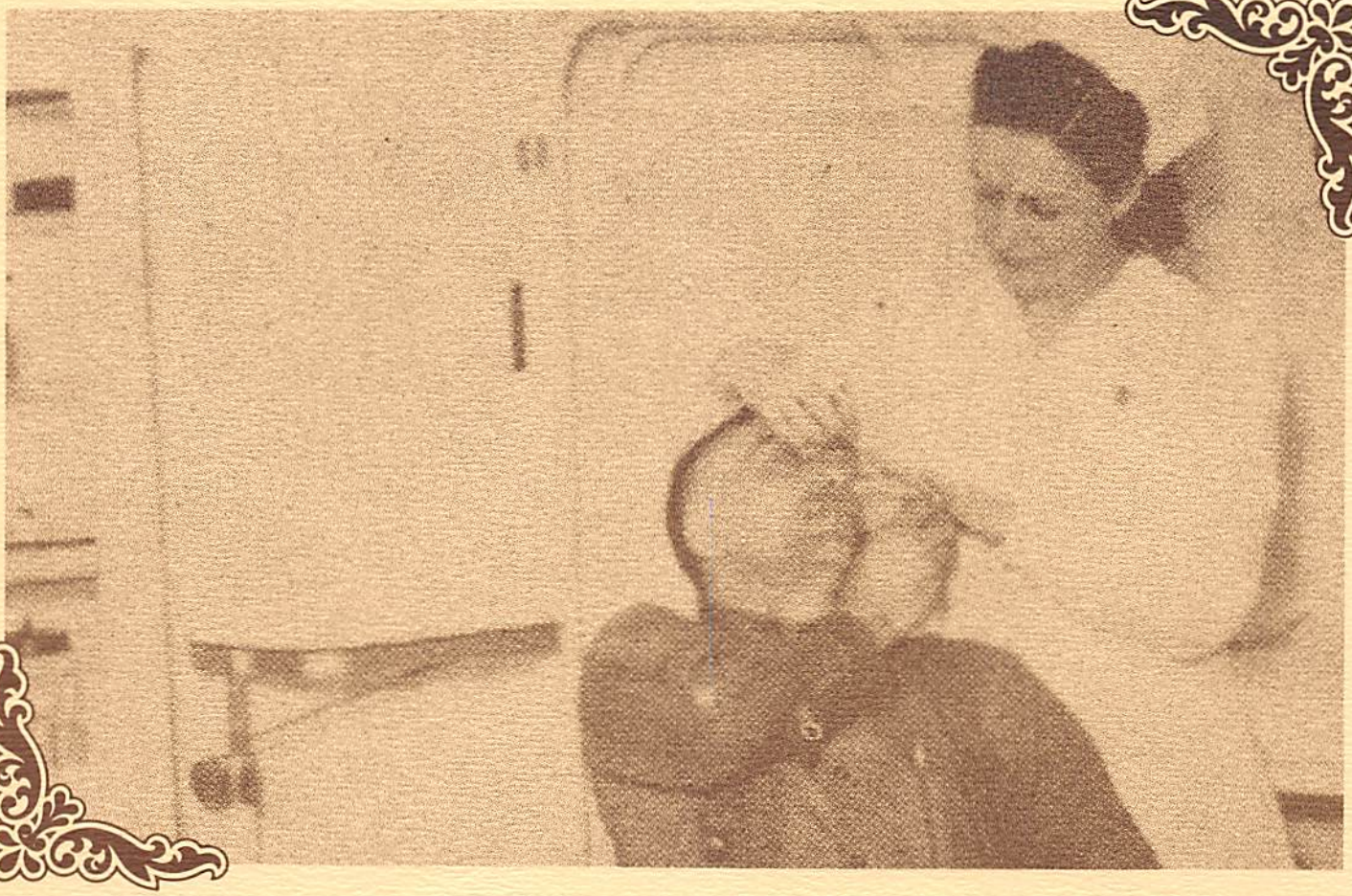
Université du Québec à Chicoutimi	545-5613	Centre de Sept-Iles	968-4801
Centre d'Alma	668-7268	Centre de la Malbaie	665-4267
Centre de Saint-Félicien	679-2682		

NOTE: Le bureau des études à temps partiel est ouvert tous les jours jusqu'à 20 heures et le samedi de 9 heures à 12 heures. Pour renseignements, téléphone 545-5314.

Université du Québec à Chicoutimi

L'histoire de l'Alcan au Saguenay et au Lac Saint-Jean, c'est aussi l'histoire de la santé de ses travailleurs.

1925: Ouverture du premier poste de premiers soins.
1927: Ouverture de l'Hôpital général d'Arvida, construction d'Alcan.
Embauche des deux premières infirmières, Mlles Turgeon et West.



Au fil des ans, grâce à ces deux pionnières, Alcan bâtit sa réputation en matière de santé chez ses employés.

1980: Ouverture d'un tout nouveau et moderne Centre médical à Jonquière.

Et jour après jour, l'histoire se répète...

Société d'électrolyse et de chimie Alcan Ltée